

h Mary Antoinetta, cc.

ESSAIS

HISTORIQUES

SUR LA VIE

DE

MARIE - ANTOINETTE

D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE,

Pour servir à l'histoire de cette Princesse.

Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt.

HORAT. S. 2.



A LONDRES.

1789.

ns
®

73243

HISTORICAL

THE

OF

THE

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF

OF



INTRODUCTION.

L'OUVRAGE anonyme que nous publions, a été trouvé à la Bastille. Il tombera peut-être dans les mains des personnes intéressées. Elles verront que rien n'est inconnu ; & si elles sont incorrigibles , l'Europe justifiera la nation qui s'affranchit d'une aussi dangereuse influence. Les choses incroyables que l'on va lire , ne sont pas inventées à plaisir , fussent-elles un peu exagérées , au moins le fond est-il vrai. Or , ne faudroit-il pas qu'un peuple entier fût frappé de démence , pour se laisser balotter par les personnages qui vont paroître sur la scène. L'obéissance n'est pas imbécillité ; on veut être guidé dans le sentier du vrai , mais non être traîné dans le précipice.

Le libelle est l'ouvrage qui diffame , qui calomnie , qui outrage , qui flétrit ; mais l'ou-

yrage qui raconte , qui prémunit , qui conduit à la façon d'échapper à la tyrannie , n'est rien moins qu'un libelle. Une nation entiere , sans aucune exception quelconque , se plaint d'une femme qui n'est rien par elle-même , mais qui est tout par ses conseils. Cette nation se permet les discours les plus libres & les vœux les plus terribles ; elle doit publier les raisons qui l'ont conduite à cette apparente sévérité : c'est pourquoi elle s'acharne à affoiblir le crédit d'une princesse qui lui a fait tant de mal , & qui lui en destinoit davantage.

Le Mémoire de madame de la Motte a manqué son effet , parce qu'il y avoit trop de ménagemens , parce qu'on y rencontre plusieurs anacronismes , parce qu'il partoît d'une source impure. On l'a donné au roi lui-même comme un amas de calomnies forgées à plaisir. Cela étoit plus adroit que ne l'ont été les fabricateurs du mémoire. Au lieu de faire un factum d'avocat , il falloit écrire une histoire fidelle , coucher les

faits par dates , & citer par leurs noms les agens subalternes ou les témoins oculaires. Cependant ce mémoire , tout mal organisé qu'il est , n'a pas laissé que de faire une vigoureuse sensation. Il a éclairci à jamais l'affaire du collier , & fixé pour l'éternité l'opinion du sage sur l'auteur de cette révoltante infamie.

Les Essais que nous donnons aujourd'hui , doivent porter le repentir & les remords dans l'ame d'une femme coupable. Elle doit chercher sous la cendre & le cilice l'oubli des humains. Elle doit une grande victime à la nation , & cette victime volontaire sera elle-même qui se précipitera dans les ténébreuses horreurs d'un cloître. Quand un fléau désoloit autrefois une contrée , les dieux demandoient par la bouche des oracles une illustre victime : la voix du peuple est bien plus sûre que celle des oracles. Le fléau est bien plus terrible , plus universel , plus long que celui qui désola Thebes ; nous

ne voulons pas de sang , mais la cessation des maux & une retraite devenue nécessaire.

En vain on nous promettoit un avenir plus tranquille , il est des ames avec lesquelles on ne compose pas. Elles ne peuvent pas répondre de leurs volontés , comment pourroit-on s'y fier ? On assure que les Polignac sont éloignés. Ils étoient les plus avides , & non les plus pervers. Disgraciés depuis long-tems , un reste de faveur les déroboit moins à la proscription que la honte de défaire son ouvrage ; ce que la reine se doit à elle-même , c'est d'éloigner cet abbé corrupteur qui lui a soufflé la haine d'un peuple qu'il déshonoreroit en en faisant partie , si un peuple pouvoit être déshonoré. Cet abbé est ce Vermont , commerçant les graces , vil ministre des plaisirs , & diffamateur impur de tout ce qui approcheroit cette princesse pour la rappeler à la vertu ; c'est d'éloigner ce Breteuil , vendu à une maison étrangere , scélérat déterminé , menteur impudent , libertin effronté ,

cachant un affreux caractère sous les dehors d'un homme exercé aux affaires , n'ayant ni plans , ni intentions , ni vertu , ni caractère , ni moyens : Breteuil est non-seulement tout ce qu'il y a de plus vicieux , mais il est toujours prêt à agir , parce qu'aveuglement vendu à une princesse haineuse , il croit sacrifier à la reconnaissance , tandis qu'il ne cultive que son intérêt.

C'est de faire un salutaire divorce avec les hommes. Quand la galanterie n'est pas soutenue par l'ivresse de la volupté , elle fait jouer aux femmes le rôle le plus pénible. Ils vont toujours comparant , & ont la barbarie de rapprocher l'éclat de la jeunesse , de l'embonpoint , de la maturité. Et plus ils ont besoin des charmes qui ressuscitent leurs sens , plus ils deviennent indifférens pour la beauté que l'âge & l'usage ont altérée.

On a voulu racheter à tout prix un manuscrit , intitulé les Passe-tems d'Antoinette.

Il est vraisemblable que c'est ce que nous donnons sous un titre nouveau. L'auteur, extrêmement négligé, ne manque ni de style, ni de chaleur ; mais il fait desirer plus de méthode, plus de traits, plus de nerf. Il est des portraits qu'il faut nuancer d'une manière si expressive, qu'on ne les oublie jamais : & c'est ce que l'auteur des Essais n'a pas fait. Mais il a su beaucoup d'anecdotes & fourni des matériaux à l'imagination des lecteurs, qui traceront d'eux-mêmes le portrait qu'il n'a fait qu'esquisser. Cela n'est pas difficile, puisque chacun peut ajouter, à ce qu'il va lire, ce qu'il sait ; & qui ne sait pas quelques traits ?

ESSAIS
HISTORIQUES
SUR LA VIE
DE MARIE-ANTOINETTE
D'AUTRICHE,
REINE DE FRANCE.

IL n'y a rien de plus intéressant pour l'histoire que les faits des héros & des héroïnes dans tous les genres ; ils furent toujours accueillis & regardés comme le véritable aliment des connoissances utiles ; chacun a ses vertus & ses vices, & chacun est héros dans sa patrie ; le plus grand scélérat marche à côté du plus grand homme, de même que la femme qui a le plus de mœurs & de conduite est souvent confondue avec la plus licencieuse & la plus débauchée. Le masque sous lequel chacun s'enveloppe entraîne souvent l'illusion, & détermine les réputations. Le public appelle le héros scélérat,

& scélérat le héros; vertueuse la catin, la tribade, & catin la vertueuse.

Tels furent de nos jours le roi de Prusse & Mandrin. Héros chacun dans leur partie, ils étonnerent l'univers par leur génie, leur conduite, leur bravoure & leurs succès : il est vrai qu'ils n'eurent pas la même fin. Telles furent la comtesse Dubarry & Marie-Antoinette. (1) La première étonna l'univers, les ruelles & les carrefours de Paris par sa crapuleuse & dégoûtante débauche; la publicité qu'elle y mit n'eut d'autres bornes que celles des choses possibles. Même débauche dans Marie-Antoinette, même effervescence de passions; hommes, femmes, tout est à son gré, tout lui convient, sa mal-adresse, ainsi que ses étourderies, donnent involontairement à sa conduite la publicité que la première cherchoit par état. Ces deux femmes célèbres se ressemblerent encore dans l'art de tromper & d'avilir celui qu'elles devoient faire respecter. Louis XV fut jusqu'à sa mort la dupe la plus complète de la Dubarry, qui, sans aucuns égards, faisoit partager sa couche avec le premier valet, comme avec le premier des courtisans. Louis XVI est également trompé &

avili par sa femme, sans avoir l'air d'imaginer seulement que cela puisse être.

C'est de cette célèbre princesse dont nous voulons parler ; elle entre dans la carrière avec tant de moyens, que l'on peut assurer qu'elle y jouera un rôle brillant, & que son nom pourra dignement occuper une place à côté des Médicis, des Marguerite de Valois, & de plusieurs autres reines & princesses dont l'histoire nous a conservé des anecdotes aussi curieuses que rares.

Marie-Thérèse, mere de notre héroïne, cette femme rare & au-dessus des éloges, comme elle étoit autrefois au-dessus des préjugés, avoit le grand art de cacher ses défauts & son inconduite sous les dehors du génie, de la vertu & de la plus grande énergie. Sa marche, dans tous les événements de sa vie, fut telle qu'il fallût toujours placer une grande action à côté de ce que son tempérament lui faisoit faire de blâmable. Cette grande reine partagea ses vices à ses trois filles, mais ne leur laissa rien de ses vertus. Nous allons connoître la reine de France. Celle de Naples est d'une nullité dont il y a peu d'exemple. La troisième, qui a épousé le Duc de Saxe-Techen, porta

dans le lit nuptial , & à côté du plus robuste Allemand des Cercles , des preuves non-équivoques de son incontinence ; elle ne dut même ce mariage qu'à cette fâcheuse circonstance.

Marie - Antoinette arriva en France en 1768 , pour y consommer le mariage le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Il n'est pas hors de propos de faire ici le tableau de la situation de la cour dans ce moment ; il donnera l'idée des causes de ce mariage & de ses suites ; il justifiera peut-être , en quelque sorte , les dérèglemens que nous allons faire connoître.

Le duc de Choiseul , digne émule des Richelieu & des Mazarin (2) , étoit en quelque sorte premier ministre , par l'ascendant qu'il avoit pris sur Louis XV , le plus foible des hommes , & qui étoit devenu le plus méprisable des princes de son siècle. Ce duc , aussi intrigant qu'audacieux , avoit payé cette faveur par une soumission , une obéissance servile , & par l'accomplissement du crime le plus affreux qui ait été imaginé en politique. Quelqu'assuré qu'il fût de la durée de son crédit & de son autorité , il craignit les intrigues d'une maîtresse qu'il avoit mé-

prisée, & même insultée publiquement : en cela il manqua de politique. La Dubarry cabaloit ; son parti étoit puissant ; le duc avoit des ennemis ; il avoit fait des réformes ; il étoit depuis long-tems en place ; à la cour on aime les changemens ; enfin il craignoit une chute prochaine. Il étoit naturel qu'il cherchât à s'appuyer d'une protection majeure ; il crut le faire en projetant & exécutant le mariage de la jolie archiduchesse avec le Dauphin. Quand la France n'auroit d'autre reproche à lui faire que celui d'une pareille alliance , cette époque suffiroit pour l'avoir à jamais rendu odieux à la nation.

La Dubarry , cette courtisane si décriée par sa crapule & ses débauches, occupoit le trône des Bourbons. Des bras des laquais, des coureurs & des savoyards, elle étoit montée en premier échelon dans ceux du comte Dubarry, l'homme le plus méprisé & le plus méprisable, & de là dans ceux du roi. Créature indigne de vivre, qui asservissoit Louis sous le poids des ordures, des infamies, des injustices, de l'avilissement, & avoit fini par en faire un vrai Sardanapale. C'étoit ce rebut du genre humain qui, aidée de quelques courtisans aussi méprisables qu'elle, des Ri-

chelieu, des Fronfac, des d'Aiguillon, des Villeroi, des Maupeou, & de tant d'autres dont les noms sont bien faits pour salir ma plume; c'étoit, dis-je, elle qui tenoit en main les rênes de la monarchie françoise. Voilà la faction qui renversa dans un instant de débauche le colosse d'autorité que le duc de Choiseul avoit bâti sur sa tête, & auquel il avoit adossé la duchesse de Grammont sa sœur. Moderne Médicis, méritant à juste titre qu'on lui attribuât ce que disoit un grand poëte de cette princesse, *qu'elle possédoit tous les vices de son sexe, & pas une de ses vertus*. Cette femme intrigante & hautaine, habituée à exercer la domination la plus dure sur tous ceux qui environnoient son char & celui de son frere, que l'on pouvoit appeller leur lit commun, voulut l'étendre jusques sur Marie-Antoinette. Déjà celui qui avoit fait périr le pere, avoit jugé à la foiblesse du fils combien il seroit aisé de s'emparer de son esprit : ç'en étoit fait, ce prince étoit sous le joug, & la France alloit être en proie à l'orgueil & à l'ambition de ces deux personnages; la Dubarry chassa de la cour cette race infernale. La pucelle d'Orléans sauva la France; la nation eut à

la Dubarry la même obligation. Il s'en faut bien que l'une & l'autre aient eu les mêmes motifs & la même conduite.

Si le duc de Choiseul avoit su gouverner le trop foible Louis XV , au moins cet empire n'avilissoit pas absolument le monarque ; mais personne dans l'univers ne lui pardonna l'excès de son attachement pour la Dubarry , on ne pardonna pas davantage aux courtisans , que je viens de nommer , la cour basse & rampante qu'ils faisoient journellement à cette catin , malgré qu'elle les traitât sans cesse de la manière la plus outrageante. Ce que l'on aura peine à croire , c'est qu'à la cour de France il se soit trouvé des femmes assez basses pour former sa société , & la présenter (3). La duchesse de Valentinois , la vile maréchale de Mirepoix , la grosse princesse de Tingry , & plusieurs autres qui ne couroient point de risque de s'avilir , furent créées les compagnes de la favorite ; elles se chargerent gratuitement de lui montrer l'art qu'il falloit employer à la cour ; de la décroasser , & de lui faire perdre , sur-tout en public , le ton grivois qu'elle avoit , & qui la faisoit briller dans ses orgies ; la comtesse de Béarn eut l'effronterie de la présenter ,

ce coup d'éclat l'a perdue à jamais ; la favorite fut méconnoissante & fit peu pour elle : quelqu'argent, une place de gentilhomme de M. le comte de Provence pour le chevalier de Béarn son fils , & des rebuffades continuelles, furent sa récompense : à la fin, elle fut forcée de quitter la cour ; son fils perdit sa place pour s'être battu aussi lâchement que mal-à-propos contre le marquis de la Châtre, autre gentilhomme de M. le comte de Provence, pour des propos tenus contre sa mere. Le chevalier de Béarn fut renvoyé à son régiment, on nomma à sa place ; & pour augmenter les mortifications, on combla son adversaire des faveurs les plus marquées. Le comte de Bissy, depuis long-tems l'agent libertin du maréchal de Richelieu, qu'il avoit marié pour récompense de ses services à la Bontems, fut choisi pour donner la main à la Dubarry, lorsqu'elle monta dans le lit de son maître. Ce fut Buffaut qui, au moment de faire banqueroute, & se souciant fort peu de la faire plus ou moins forte en cas de non-succès, lui fournit ses premières jupes, & lui fit son trousseau. Les dettes de Bissy furent payées en récompense. Buffaut ne fit pas banque-

route,

route, il gagna un million, & l'on força la ville de Paris de le prendre pour son trésorier. Il remplit cet emploi avec toute l'insolence d'un parvenu, & finit, en trahissant les devoirs de l'amitié, par épouser la maîtresse de son ami, femme entretenue publiquement.

Le conseil étoit composé de ministres presque tous tarés. M. de Maupeou étoit chancelier, le duc de la Vrillière au département de la maison du roi, le duc d'Aiguillon à celui de la guerre & des affaires étrangères, de Boynes à la marine, & l'abbé Terray aux finances, remplissoient l'Europe du bruit de leurs glorieux exploits, de leurs intrigues, de leur inconduite, de leurs fripponneries & de leur incapacité. A chaque instant ils portoient le fantôme du monarque à des démarches inconsidérées, d'après lesquelles il étoit obligé de reculer, faute d'énergie & de moyens; enfin le bouleversement total des regles, des loix, & l'épuisement des finances de l'état furent le résultat des décisions de ce conseil.

Les princes du sang, seule & unique société que pouvoit avoir la Dauphine, n'étoient pas plus faits, que le reste de la cour,

pour lui donner des leçons d'honnêteté; les uns s'avilissoient dans la plus crapuleuse débauche, d'autres faisoient servilement la cour à la créature qui étoit devenue l'idole du maître; le reste, sans force, sans esprit comme sans honneur, s'avilissoient par leur silence même sur les désordres où l'on mettoit les affaires de l'état, ou par des retraites aussi humiliantes pour eux que funestes au bonheur des peuples : un duc d'Orléans se mariant avec sa maîtresse, & s'occupant uniquement à jouer la comédie; son fils, le duc de Chartres (4), à force de lâchetés déshonorant le sang des Bourbons; le prince de Conti le souillant par sa crapule; son fils, le comte de la Marche, par la cour assidue qu'il faisoit à la Dubarry, dont il étoit le premier écuyer de main; le prince de Condé vivant ouvertement avec une femme qu'il soutient pour plaider contre son mari, & n'ayant des Condé que le nom, beaucoup trop lourd à porter pour lui; le duc de Penthièvre, le caffard le plus décidé, ayant tous les vices des dévots & pas une de leurs vertus; le comte d'Eu vivant habituellement avec les hôtes des forêts, auxquels il ressemble en tout point, &

auxquels il n'auroit pas dû, par cette raison, faire une guerre si opiniâtre.

Les princesses, pour lors en petit nombre, faisoient un parti séparé de leurs maris. La seule duchesse de Chartres méritoit la confiance de la Dauphine; ses vertus l'en éloignèrent. Toutes les femmes de la cour (un bien petit nombre excepté) étoient, ou catins, ou tribades, ou joueuses, ou escrocs, & en général la plus mauvaise compagnie de l'Europe.

Quand bien même Marie - Antoinette n'auroit pas apporté à la cour de France le germe de tous les vices, même de celui d'un amour effréné pour son sexe, il n'eût pas été étonnant qu'à son âge, entourée de tels gens & témoin de tout ce dérèglement, elle n'eût pas préféré la marche séduisante à la vie monotone & triste que son auguste & nul mari étoit dans le cas de lui faire passer. Comment en effet, peut-on présumer qu'une jeune princesse, vive, ayant du tempérament, pût rester isolée avec un mari sans passions comme sans goût; la laissant à elle-même ou à des femmes sans mœurs, qui avoient des motifs différens de la séduire ou de s'emparer de son cœur, peut-être encore

innocent , mais ayant de grandes dispositions à cesser de l'être ?

La Dauphine arrivant à la cour , y plut généralement : une jolie physionomie , une taille svelte , de l'enjouement , caressante , attentive & bien instruite , elle fut un moment l'idole de la cour & de la nation ; son début fut heureux. On peut croire que le plan d'une vie assez libre pour pouvoir donner carrière à ses goûts , étoit entré de bonne heure dans la tête de cette princesse. L'étiquette de la cour de France , tout différent de celui de la cour de Vienne , tout en annonçant la grandeur , est une fauve - garde pour l'honneur des princes ; la gêne continuelle & l'obsession où sont leurs épouses , éloignent les prétendans , & déconcertent les projets les mieux conçus. Sans cesse observée & jalousée , une jeune princesse est réduite à son mari pour toute nourriture ; & quand ce mari ne peut rien , il n'y a guere qu'un aumônier ou un confesseur qui puisse y suppléer : ce n'étoit pas là le compte d'Antoinette.

Cette princesse commença , sous de vains prétextes qui ne pouvoient que plaire au roi , par diminuer les liens dans lesquels on la tenoit : elle vouloit entrer seule dans l'ap-

partement de son grand-papa, & à quelle heure elle le désireroit ; elle se promenoit dix fois le jour sans suite & sans appareil, pour se faire voir, disoit-elle, à un peuple qu'elle aimoit, & dont elle vouloit être aimée. Madame de Noailles, première dame d'honneur, dont on n'avoit pas fait à la princesse un portrait avantageux, fut prise en grippe, ridiculisée, & fort peu écoutée dans ses continues représentations, qui avoient toujours pour but & pour finale *l'étiquette de la cour de France* : elle fut de là surnommée *madame Etiquette*.

Le goût de Louis pour sa petite-fille ne fut pas de longue durée. Le Dauphin & les princes ses frères, toute la famille enfin avoient une aversion décidée pour la Dauphine ; monsieur le Dauphin sur-tout ne laissoit pas échapper la plus légère occasion de la mortifier. Le roi qui eût bien désiré que la Dauphine eût fait changer cette haine & cette conduite dans des sentimens tout opposés, lui en dit quelque chose ; il eut même la bassesse de faire manger cette impudique créature avec celle qui tenoit la place de la reine de France. La jeune princesse auroit dû en être révoltée ; elle ne fit que se per-

mettre à cet égard les plaisanteries les plus ameres. Le roi ne put les ignorer : il n'osa montrer ouvertement son mécontentement ; mais il devint froid , rêveur , & cessa dès ce moment les choses agréables qu'il disoit sans cesse à la Dauphine.

Ce changement fut comme le signal des dissensions domestiques qui agiterent & qui agitent encore la famille royale dans l'intérieur ; ces dissensions qui ont plus d'une fois causé de scandaleux spectacles , aigriront le caractère de Marie - Antoinette , qui jusque là avoit vu plier tout devant elle à l'ombre de la faveur étonnante où elle étoit auprès du roi.

Madame la comtesse de Provence , la plus vaine , la plus intrigante & la plus jalouse des êtres féminins (5) , ne se consoloit pas de n'avoir pas été appelée à la place la plus proche de la couronne ; elle haïssoit mortellement la Dauphine , autant qu'elle méprisoit sa sœur la comtesse d'Artois. Cette dernière , sans consistance , sans esprit , sans idée (6) , n'est occupée tout le jour qu'à écouter les sales discours de la Dupuis , sa femme de chambre & nourrice de son époux , auquel par fois elle procure des femmes ; cette prin-

celle, dis-je, seroit dans la plus parfaite nullité & la plus délaissée de toutes les princesses, si son tempérament ne lui eût donné la faculté de faire des enfans; sa fécondité fait son existence, son crédit, & malgré ses défauts la rend au moins supportable aux François qui aiment, sans savoir pourquoi, à voir des enfans dans la famille de leur maître.

Ces trois jeunes femmes (7), comme on le voit, étoient plus faites pour recevoir toutes les impulsions que pour en donner aucune; aussi chacune d'elles a pris celles que lui ont donné les femmes qui l'approchoient le plus. Comme leur foiblesse a fait souvent varier leur amitié, leurs passions dans ce genre & leur caractère fournissent un composé aussi bizarre qu'indéfinissable.

Les trois princes leurs époux n'ont pas plus de force que de valeur. L'ainé, absolument inepte, se meut par une vanité intérieure qui fait qu'il rapporte tout à lui. Tant qu'il a été dauphin, ses occupations, ses goûts & ses plaisirs ont annoncé combien étoit étroit le cercle de son génie; depuis qu'il est roi, un sourire, une caresse de sa femme change tout, fait tout, & culbuteroit

la monarchie , s'il n'étoit retenu par quelques considérations que lui inspire le comte de Maurepas. Ce chef du conseil du plus foible des princes , & du conseil le plus originalement composé , a pour principe unique une indifférence suprême pour tout ce qui peut arriver ; tranquille sur tous les événemens , occupé uniquement des fonctions de son estomac , pour lui le reste est un vain songe. De sa garde-robe il voit s'annuller & tomber les ministres qui se croient le plus solidement établis , & il se délecte de la bassesse des gens qui veulent être quelque chose. Homme d'esprit , plein de talens , homme charmant en société , qui rend sa vieillesse aimable ; mais absolument mauvais ministre par son insouciance. Comme c'est moins des ministres que nous voulons parler que des maîtres & maîtresses , il ne sera question souvent de ce vieillard octogénaire , que par la raison qu'il est à la fois au roi , à la reine , à monsieur , à madame , à monsieur le comte & à madame la comtesse d'Artois , qu'il rit de tout , glose sur tout , & qu'il est content pourvu qu'il digere à son aise , à l'aide des bouffonneries de ce plat Beaumarchais qui , à tant par soirée , représente aux soupés

derriere le fauteuil du comte & de la comtesse de Maurepas.

Le roi est donc un homme nul & de toute nullité, tant au physique qu'au moral. Monsieur est atteint & convaincu d'une aussi fatale conformation; ce qui rend Madame furieuse, sur-tout quand elle voit les grossesses de la reine & sa stérilité, malgré qu'elle ait employé, pour la faire cesser, les mêmes moyens qu'Antoinette. Monsieur est haut, vain, dur, politique, sans esprit & vilain. (8) Sa constitution n'annonce pas qu'il fasse de vieux jours, & son génie ne nous promet pas de grandes choses. Il parle de tout, parce qu'il a une mémoire prodigieuse, sans avoir rien approfondi; il s'enferme dans son cabinet pour avoir l'air de donner une partie du jour à l'étude & à acquérir des connoissances utiles; mais il ne s'y occupe qu'à des niaiseries, ou à faire un journal critique des événemens de la monarchie, & de tout ce qu'il apprend de ses flagorneurs, qui sont la gazette de la cour & de la ville; souvent il passe des heures entières à admirer ses diamans, qu'il aime avec concupiscence, qu'il achete usurairement, & qu'il accumule comme un avare amasse de l'or pour se mettre

sans cesse à genoux devant. Ce prince, avant
 d'être marié, étoit galant avec les femmes,
 avoit même l'air de suivre, à cet égard, les
 traces de ses ancêtres ; mais depuis il semble
 qu'il ait contracté avec sa femme l'air mépri-
 sant & dur qu'elle a vis-à-vis de ce qui
 l'entoure ; il ne voit plus les femmes que
 pour leur trouver des ridicules ; il n'en parle
 plus que pour en dire des ordures, ce qu'il
 aime avec passion ; on sait qu'il a pour maî-
 tresse une madame du Terrage, femme d'un
 premier commis du contrôle-général ; mais
 on ignore pourquoi il la conserve, & à quel
 usage il s'en fert.

M. le comte d'Artois, le moins maussade
 des trois, (9) seroit d'une jolie figure, s'il
 n'avoit pas toujours la bouche ouverte ; ce
 qui lui donne un air bête, qu'il ne justifie
 que toutes les fois qu'il veut parler ; il est
 bien fait, il a assez bonne grace ; brusque,
 dur, emporté, vilain, n'ouvrant la bouche
 devant les femmes que pour leur dire des
 ordures & les faire rougir, & devant les
 hommes que pour leur dire des grossièretés
 auxquelles l'on riposte souvent. Ce prince
 n'aime à la fois que les femmes, le jeu & le
 vin ; vivant dans la débauche de toute es-

pece avec son coriphée le duc de Chartres, le plus plat & le plus lâche des princes de son sang, qui réunit en sa laide personne tous les vices imaginables. Escroc, avare, ivrogne, sans mœurs comme sans vertu, il est la honte de la famille, comme l'exécration des François (10). Le comte d'Artois n'est entouré dans son intérieur que d'especes, à commencer par le prince d'Henin, son capitaine des gardes, digne en tout genre des emplois dont on le décore journellement, maquereau, bardache, &c. une foule d'&c. de plus, ci-devant premier maître-d'hôtel, & premier intendant des finances & maisons de Sophie Arnauld, première chanteuse de l'académie royale de musique, & première tribade de son siècle.

La Dauphine à son début eut l'air de s'attacher le comte d'Artois; il en sera parlé à son lieu. Elle commença donc à bannir de la cour toute espece d'étiquette, & substitua la liberté la plus décidée au cérémonial important & respectueux établi par la feue reine, seule bonne chose que cette princesse ait faite de sa vie. Elle ne tarda pas de s'ennuyer des inutiles caresses de son époux, & autant par goût naturel que pour donner le change, elle

se livra aux emportemens & aux caresses de ses femmes.

Antoinette formoit de loin le projet de devenir grosse ; c'étoit le point essentiel des instructions qui lui avoient été données en partant de Vienne , par la savante impératrice sa mere. Elle permit à son auguste époux d'épuiser toutes ses ressources sur cet objet ; elles furent aussi courtes que vaines. Il fallut donc avoir recours à un amant ; on ne vouloit pas descendre dans la classe des machines à engendrer ; on vouloit un joli homme , un homme aimable , enfin quelqu'un qui , avec de grandes facultés , pouvoit en quelque sorte être avoué , & tel que cette aventure , si elle devenoit publique , ne pût le perdre.

N'osant pas délibérer seule sur un objet de cette conséquence , Antoinette envoya un courier secret & sûr à Vienne , parce qu'elle ne vouloit pas se fier au général Merci , qui n'avoit pas inspiré la confiance , & avec lequel d'ailleurs on ne pouvoit être trop long-tems en conférence. Le courier revint & apporta la réponse de l'oracle consulté : la voici mot à mot. “ Puisque vous avez du goût pour les femmes , ma chere fille , il

„ faut vous satisfaire ; mais y mettre de la
 „ constance , de la modération & de la rete-
 „ nue ; la premiere de ces vertus conserve la
 „ réputation , & les autres la santé , puisque
 „ rien ne mollit & n'use d'aussi bonne heure
 „ que ce métier. Votre mari ne peut ni ne
 „ pourra jamais vous faire d'enfans ; ce mal
 „ est grand sans doute : une reine stérile
 „ est sans considération comme sans appui ;
 „ mais ce mal n'est pas sans remede. Il faut
 „ donc faire comme moi , prendre un fai-
 „ seur ; choisissez - le comme j'avois choisi
 „ le prince Charles , grand , beau , jeune ,
 „ & sur - tout vigoureux ; prenez - le dans
 „ les hommes de la cour les plus proches de
 „ vous. Cet événement ne pourroit , quoi
 „ qu'il arrive , les compromettre ; ce sera
 „ un appui de plus pour vous , en cela vous
 „ ferez plus heureuse que je ne l'ai été. Tout
 „ l'univers a connu ma galanterie & ses
 „ effets ; on peut ignorer la vôtre , si vous
 „ la couvrez avec soin du manteau de votre
 „ passion pour votre sexe ; mais je vous le
 „ répète , ma fille , ménagez - vous. „ Le
 conseil fut suivi ; & à la discrétion & la
 constance près , tout alla comme la chere
 maman l'avoit ordonné.

La duchesse de Péquigny fut la première honorée de la confiance & de l'intimité de Marie-Antoinette. Elle amusa long-tems par ses bons mots & son esprit, sur-tout par ses continuelles plaisanteries sur le compte de la Dubarry, qui étoit la bête noire de toute la famille; mais cet esprit caustique & son goût pour le sarcasme la firent craindre & lui firent des ennemis; elles profiterent pour la perdre, de ce qui la faisoit aimer; elle fut disgraciée.

Le feu duc de la Vauguyon, cet ennemi capital du duc de Choiseul, auquel il faisoit une guerre ouverte, cherchoit à appuyer son parti déjà chancelant. Il imagina que, s'il pouvoit placer la duchesse de Saint-Maigrin, sa bru, dans le lit de la Dauphine, elle pourroit servir à ses vues contre son ennemi & obtenir la place de dame d'atours. Cette duchesse, une des plus belles & des plus aimables femmes de la cour, étoit bien digne d'occuper la place de favorite; elle y parvint aisément, & plut beaucoup dans le déduit amoureux; mais son regne ne fut pas de longue durée. Son peu de génie en politique lui fit ménager la comtesse Dubarry, sans cependant la voir; mais elle ne la déchiroit pas en particulier & ne lui faisoit pas des

mines en public; elle voulut ce qui s'appelle ménager la chevre & le choux : cela déplut souverainement , & cette nouvelle amante ne tarda pas à être répudiée.

Madame la duchesse de Coiffé succéda à madame de Saint-Maigrin; elle fut nommée première dame d'atours à la demande de la maîtresse qui en parla au roi , en excluant nommément madame de Saint-Maigrin. Cette troisième eût joui de la plus grande & la plus constante faveur , si son caractère sérieux , philosophe & raisonnable, eût pu sympathiser un peu davantage avec la frivolité & le goût des plaisirs vicieux de la Dauphine : la même année vit éclore & finir cette intimité.

Jusqu'à la mort de Louis XV , ce goût pour les femmes n'avoit encore que laissé entrevoir dans Marie-Antoinette que celui qu'elle auroit dû avoir plus naturellement pour les hommes. Elle sembla pour un moment avoir jeté les yeux sur le comte d'Artois; mais on assure que ce prince , peu capable d'ailleurs de la moindre réflexion , en fit assez pour ne pas vouloir courir les risques de se donner un maître : soit par ce motif , soit par celui de la vie trop licencieuse qu'il préféreroit

à la nécessité de mettre de la retenue & de la délicatesse dans un pareil engagement, tout parut se réduire entre le petit frere & la petite sœur à des promenades nocturnes & des jeux trop innocens pour qu'ils pussent être long-tems du goût de la bouillante Antoinette.

La marquise de Mailly occupoit pendant cet intervalle le siegé de la confiance & de l'intimité ; elle étoit de toutes les parties & de tous les conseils de la nouvelle reine ; elle épioit tout , savoit tout , & rapportoit tout. Enfin le comte de Dilon , surnommé le beau Dilon , revint à la cour où il avoit été page , & tourna tous les yeux vers lui : la reine ne fut pas la dernière à qui il fit impression ; elle fit des avances , & fut préférée. De son côté , Dilon chercha à plaire & réussit : sans esprit , sans amabilité , une figure aussi usée que son existence , voilà en bref le portrait de celui qui devint le héros du jour , héros qui n'a que le masque de l'homme & de l'honneur. A Spa il fut menacé de coups de bâton en présence du roi de Suede ; il a fait des excuses à celui qui les lui a proposés : semblable au Dilon qui vit à Bruxelles , il a pour tout mérite une belle figure,

figure , une ame sale , & un cœur auffi lâché qu'avili.

La féduifante reine eut le fecret de faire goûter fon chevalier à fon imbécille de mari , au point de lui faire accorder des graces & une faveur marquée : quand on jouoit , le roi étoit le caiffier de Dilon , & lui donnoit l'argent dont il avoit befoin pour faire la partie de la reine. Dilon perdoit toujours , & cela n'ennuyoit pas le roi , qui n'eft pas plus généreux que ne le font en général les Bourbons. Il prit enfin cette liaison de la meilleure part jufqu'au moment d'une indifcrétion marquée. La reine , à l'un des bals qu'elle donnoit au château , & pendant lesquels elle ne danfoit prefque qu'avec Dilon , prétendit avoir une palpitation de cœur effroyable : elle fit mettre la main fur fon cœur à fon augufte époux ; & après lui , au cher comte , qui eut la hardieffe de s'y prêter en préfençe de fon maître. Le roi prit mal la plaifanterie ; on craignit déjà pour Dilon ; mais l'humeur ne tarda pas à difparoître. L'adroite Antoinette appaifa tout avec une careffe & quelques mots tendres : l'amant reprit la confiance avec la faveur , & le

Quelques jours après, le roi fut malade. C.

rigaud de mari rentra dans son infouciance & sa nullité.

Malgré la reine , Dilon partit pour son régiment , après qu'elle eut vainement demandé au rétif M. de Muy une dispense de rejoindre , sous prétexte que ce colonel lui étoit nécessaire pour ses bals & ses promenades : la séparation fut cruelle de part & d'autre. Madame la princesse de Guémené sécha les pleurs de l'amante , & quelques grisettes consoloient l'amant.

Les amours de la reine pour la vigoureuse & lubrique Guémené , furent de nature à faire augurer aux plus fins courtisans que son regne auroit la plus longue durée. Un rendez vous n'attendoit pas l'autre : on faisoit dans l'intérieur des séances de deux heures , encore ne pouvoit-on parvenir à y éteindre les feux de sa passion ; car en public , & devant les femmes-de-chambre , on se faisoit les caresses les plus lascives. Tant d'amour cependant s'évanouit , & fut traité comme une affaire de garnison ; le militaire revint de son régiment , & madame de Guémené se retira.

L'hiver , cette année , fut des plus bruyans ; les bals à la cour , ceux de l'opéra , le jeu ,

les soupers agréables & les spectacles occupèrent toute la cour. Dès que l'on fut assuré que la reine se rangeoit un peu du côté des hommes, les seigneurs de la cour se mirent sur les rangs. Le fade & merveilleux vicomte de Laval se crut un moment en faveur ; mais on donnoit le change. Dillon étoit sur les dents, & ne faisoit que de l'eau claire ; il falloit changer & mieux choisir à tous égards. Les intrigues, les démarches, les propos furent pendant cet hiver poussés à l'excès ; la reine se conduisit avec une si indécente liberté, que les prudes de sa cour se crurent en droit de lui faire des représentations.

Madame la princesse de Marsan, qui ne connut de l'amour que les peines, & qui pleure encore la perte d'un aimant chéri, tué pendant la guerre de 1744 ; madame de Maurepas, digne & très-respectable passion de l'abbé de Verry, hasardèrent quelques remontrances que l'on écouta avec bonté, mais dont on fit peu de cas : cela devoit être ainsi.

Enfin le succès couronna les vœux d'Antoinette ; elle avoit long-tems donné le change sur ses goûts & sur ses passions, & croyoit, par ce moyen, avoir masqué la

dominante : elle devint grosse , matiere aux observations ; toute la cour se crut intéressée à cet événement. Monsieur & Madame , M. & madame la comtesse d'Artois ne trouverent pas le fait plaisant. Chacun eut donc son cercle , & chaque parti déchira à belles dents la pauvre Antoinette.

Cette grossesse avoit pris époque pendant les bals & les fêtes que la reine donna à son frere l'archiduc , qui fit en France pendant son séjour autant de sottises que de démarches. Vain sans valeur , haut sans décence , (11) il montra la grossièreté allemande dans tout son jour. Il n'est pas de mon plan de parler de son impolitesse ni de ses prétentions chimériques envers nos princes. Il parut à la cour pour s'y faire juger & mépriser ; & si le Sartine & le duc de Choiseul n'eussent fêté ce petit prince , il eût passé en France comme ces charlatans qui ne sont remarqués que les premiers jours qu'ils font rire.

Chacun raisonna sur cette grossesse : les femmes qu'elle avoit eues , & qui l'avoient cru uniquement attachée à son sexe , ne lui pardonnerent pas d'avoir eu un amant ; c'est l'usage des dames de cette religion. On chercha le héros , il fut aisé à trouver : on nomma

le duc de Coigny , & toutes les conjectures se réunirent en sa faveur. Ce seigneur aimable , d'une belle figure , ayant les mœurs les plus douces , & la tournure la plus satisfaisante , des yeux qui parlent beaucoup , & une santé en tout point différente de l'expirant Dilon , avoit , depuis quelque tems , fixé les regards de la reine ; il s'étoit conduit avec la plus grande circonspection , & l'auroit ménagée , si elle n'eût pas elle-même cherché la publicité par ses imprudences. On calcula l'heure , le moment & le lieu où la grossesse s'étoit opérée. On rappella un bal de l'opéra , où la reine s'étoit masquée en capotte grise , & avoit fait masquer de même plusieurs femmes de sa suite ; le duc étoit seul dans une loge aux secondes : à la faveur du déguisement , Antoinette se perd parmi ses compagnes , se glisse dans la foule , & vole à la loge. Quelques minutes après , la suite inquiète cherche la princesse ; on la trouve sortant de la loge , & si agitée de l'acte qu'elle venoit de faire , qu'elle tomba presque évanouie sur l'escalier. Une femme marqua cet instant sur ses tablettes ; elles circulèrent , & presque toutes les femmes de la cour l'eurent sur les leurs écrit en lettres d'or. Madame

de Guémené , dont l'outrage étoit le plus récent , fut celle qui se contint le moins dans ses propos ; elle fut disgraciée avec dureté , renvoyée de la cour , & remplacée dans sa charge de gouvernante par madame de Marfan , malgré son sermon si infructueusement & si mal-adroitement fait.

La reine regardoit sans doute ses intrigues avec les hommes , ou comme une nécessité , ou comme un goût de passage que les filles appellent des *caprices* : elle ne pouvoit d'ailleurs éteindre ses bouillans desirs dans les suites d'une intrigue qui ne fournissoit pas des moyens d'être sans cesse avec l'objet qui les inspiroit ; c'est ce qui la détermina à conserver toujours une femme avec laquelle elle étoit dans la plus étroite liaison. Madame la princesse de Lamballe , depuis long-tems l'amie d'Antoinette , ne fut initiée dans les grands mystères de l'intimité qu'après madame de Guémené. On avoit tout fait pour madame de Lamballe. Madame de Noailles avoit commencé son service auprès de la Dauphine par déplaire souverainement , & cela n'est pas difficile à présumer. Elle éprouva de la part de sa maîtresse tous les désagrémens & toutes les rebufades imagi-

nables ; mais les Noailles se rebutent-ils ? Rien ne leur coûte, rien ne les mortifie, rien ne les arrête, quand leur intérêt y est pour quelque chose. Madame Etiquette, en suivant ce système, ne vouloit pas se retirer, & il n'étoit pas décent de la chasser sans qu'elle le méritât positivement. Un ami des Noailles conseilla à la reine de créer une charge dans sa maison, qui réduiroit à rien celle de Mad. de Noailles, tant par rapport aux émolumens qu'aux prérogatives. On imagina la charge de surintendante de la maison ; & pour écraser davantage la première dame d'honneur, il fut question de donner cette charge à une personne dont le rang & la naissance l'éclipseroient ; la princesse de Lamballe fut choisie. Jeune, aimable, séduisante par sa taille & sa figure, tendre & sans passions, elle en avoit inspiré : ce moyen la rapprochoit ; elle étoit la favorite par excellence ; il falloit tout faire pour elle.

La reine proposa cette augmentation de dépense dans sa maison à M. Turgot, qui eut la mal-adresse de la refuser, & ce fut sa perte. Les mécontentemens de la souveraine semblerent autoriser les plaintes de toutes les

femmes de la cour , même des femmes-de-chambre , qui formoient un parti nombreux contre un ministre qui joignoit à beaucoup d'autres défauts , celui de ne pas aimer le beau sexe ; les autres ennemis de M. Turgot , & les gens qui par essence autant que par intérêt ne peuvent souffrir les ministres trop long-tems en place , se joignirent à cette cabale. La reine se servit de l'autorité qu'elle avoit sur son auguste époux. M. Turgot fut renvoyé , & madame la princesse de Lamballe fut nommée surintendante de la maison de la reine , avec 40000 livres d'appointemens. Le regne de cette favorite dura jusqu'après les couches de la reine , pendant lesquelles elle ne la quitta pas. La faveur des Coigny éclipsa la princesse , qui se retira prudemment de cette grande intimité. Elle n'en fut pas moins humiliée , sur-tout quand elle se vit sur le point d'être éclipsée par une Polastron. Comptant un peu trop sur son crédit , elle porta ses plaintes au roi sur le mépris que la reine lui faisoit éprouver ; le roi ne fit qu'en rire , ne répondit rien , & courut en dandinant à sa forge finir un cadenas qu'il avoit commencé la veille , & qui étoit très-pressé. La fiere Savoyarde ne s'en

tint pas là; elle s'adressa à son beau-pere. Ce cafard , sensible comme un dévot , courut au curé de Saint - Eustache. Le pasteur promit d'en parler au roi à la premiere confession , & en attendant on résolut de tenir ferme. Comme le secret de la confession du roi au curé n'est qu'entre trois , on l'ignore ; mais on a vu le froid de la reine continuer contre madame de Lamballe , qui , sans y avoir égard , a continué l'exercice de son emploi avec autant de fierté que d'audace & de dignité.

La grossesse de la reine avançoit ; malgré la certitude que l'on avoit sur le faiseur , on donnoit encore plusieurs autres peres à cet enfant si désiré. Le roi seul de sa cour étoit dans l'erreur & se l'attribuoit ; le plus doux des maris , le seigneur du château de Versailles se complaisoit dans sa progéniture prochaine , & tous les courtisans au fait du secret applaudissoient à la sottise du prétendu papa. Madame , experte en intrigues & qui connoissoit à fond celles de sa belle-sœur , n'étoit pas dupe du fait. Elle en avoit instruit son mari qui avoit inscrit les détails curieux dans la collection qu'il a faite des annales savantes du regne de son illustre frere ; de

ce qui se passe dans son intérieur , même dans sa forge , qui n'est pas celle de Vulcain , car il n'y fabrique pas des las pour y enfermer les amans de sa femme & les prendre sur le fait. Cet ouvrage érudit , du plus érudit des princes de son siècle , fera un jour l'ornement de sa bibliothèque , comme il fait actuellement l'éloge de son esprit & de ses connoissances.

L'accouchement de la reine fut long & pénible , elle fut même quelques momens en danger. Vermont son accoucheur , qui passe pour ignorant , la sauva par une saignée qu'il ordonna contre l'opinion de la faculté. Les amans & les maîtresses pendant ce moment étoient déroutés. Le Dilon étoit loin (12) ; Coigny ne se montrait qu'à peine ; Laval avoit été éconduit ; ces trois courtisans étoient même excédés d'un bonheur qui pouvoit avoir pour eux les suites les plus funestes. Le duc de Coigny sur-tout , à qui le public accordoit l'honneur de la paternité , avoit plus d'une fois pâli à la vue des élancemens de joie ridicule que le roi avoit montrés en prenant des mains de Vermont & tenant dans ses bras l'enfant qui venoit de naître : puis , voulant imiter Henri IV ,

ce héros à jamais chéri, qu'il croit son patron, & auquel il dit qu'il ressemble, parce que le sot public qui gâte tout, dans un moment de démente & d'adulation, a fait une aussi étrange comparaison, il le montrait à l'assemblée avec l'air de la plus grande satisfaction; & adressant la parole à M. d'Aligre, premier président du parlement: " Voyez-
 „ moi, Monsieur, & dites bien que cette
 „ fille est de moi. „

Quand la reine fut relevée de ses couches, le tableau des amusemens de Versailles changea. Plus de bals, peu de jeu, mais beaucoup de promenades, & sur-tout des promenades nocturnes. Dès les premiers beaux jours on s'assembla le soir à l'entrée de la nuit sur la terrasse du château, au parterre du Midi. Tout Versailles s'y rendoit; les femmes de toutes especes y jouoient un rôle, & y continuoient un cours de débauche. Les femmes de la cour, les femmes-de-chambre, les femmes des premiers commis, des bourgeois, des valets du château, & même les grisettes se mêloient & se promenoient ensemble dans l'obscurité: on finit par se déguiser; la reine, Monsieur, monsieur le comte d'Artois & leurs singes couroient la terrasse

& même les bosquets ; les femmes avec des capottes , & les hommes avec des redingottes & de grands chapeaux rabattus sur le nez. On se perdoit , on se retrouvoit , & tout étoit au mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La musique des Gardes Françaises rendoit encore ces scènes plus touchantes par les airs les plus lascifs , qu'elle jouoit pendant plus de deux heures sous les fenêtres du château. Le vieux Biron manque-t-il la moindre occasion de faire le chien couchant ? Ce héros de l'opéra , qui fait combattre ses soldats avec tous les bouffons & dans tous les spectacles moyennant un salaire qu'il partage ; qui avilit l'état militaire par ce genre de prostitution ; qui vend les emplois de son corps au plus offrant & au plus riche : corps dans lequel le marquis est à côté du marchand , les fils de banquiers à côté du comte & du bourgeois décaffé : ce Biron enfin , qui n'est bon qu'à faire ranger les fiacres , étoit le courtisan le mieux instruit de ce qui se passoit pendant toutes les nuits , par le moyen de ses sentinelles qu'il chargeoit d'épier ; en intrigant adroit , il disoit tout tout bas , & se faisoit encore valoir par son secret.

Enfin, tant que l'été dura, ces nocturnales durèrent. Il est inoui combien la reine chercha & trouva d'aventures : hommes & femmes, elle essaya de tout. Un Garde-du-corps ne la connoissant pas, la prit sous le bras & la mena dans un bosquet en lui tenant les propos les plus positifs, & là il se mit en devoir d'exécuter les promesses qu'il avoit faites en chemin : l'occasion & le moment n'étoient pas favorables, on se débarrassa en riant des mains du ravisseur, il fut remarqué & suivi ; aussi le lendemain il fut renvoyé en Normandie fouetter ses lievres, & depuis il ne parut plus à la cour.

Quelques jours après, notre Antoinette, alternativement conduite par sa passion pour les femmes, & par le desir d'avoir des enfans, rencontra sur la terrasse une grande femme bien faite & ayant de la tournure ; elle l'acosta à l'ombre du déguisement & d'un mot de ralliement, convenu entre cette femme & une de ses amies, qu'elle appelloit ma sœur. Celle-ci, dupe de la ressemblance de la taille de la reine avec celle de son amie, la prit par le bras, badina beaucoup avec elle, passa en revue la plupart des femmes de la cour, la reine même fut touchée, mais

légèrement. La femme avoit de l'esprit, elle plut, & l'on se donna rendez-vous pour le lendemain à pareille heure. Antoinette en la quittant, donna ordre qu'on la suivît, & qu'on eût à savoir qui elle étoit, pour lui en rendre compte à son lever. Quels furent le chagrin & les regrets de la reine, quand elle apprit que cette beauté si charmante qui l'avoit tenue éveillée toute la nuit, & avec laquelle elle se promettoit des plaisirs inconnus au reste des mortels, étoit la laide, la sale, la bavarde & la dégoûtante Manon Louffenau, mariée depuis dix ans à un neveu de l'abbé de la Ville, nommé Defons, qui avoit eu la bravoure de lui faire un enfant étant fille, & qui, pour récompense d'un si haut fait, fut réduit à l'épouser! C'est bien mal reconnoître un tel mérite. Cette malheureuse créature, la gazette du quartier, ne manqua pas au rendez-vous; mais elle reconnut sa prétendue sœur, & vit par l'expulsion qu'on lui donna, qu'elle avoit d'abord été méconnue. Quelque peu honorable qu'ait été cette aventure pour madame Defons, elle n'a pu la taire: c'est d'elle-même que l'auteur la tient.

Un autre jour, notre Antoinette qui ne se

corrigeoit pour rien au monde & vouloit , à quelque prix que ce fût , trouver , comme on le dit trivialement , *chaussure à son pied* , aborda un jeune homme qui lui parut au clair de la lune être assez bien fait & d'une jolie figure. Elle ne se trompa point , & son instinct pour cette fois la servit mieux qu'elle ne l'auroit pu desirer. Ce jeune homme est un enfant de l'amour & beau comme lui ; il venoit tout récemment d'avoir une place de commis au secrétariat de la guerre , par la protection d'une comtesse qui est sa mere , & qui ne put jamais distinguer qui en étoit le pere. Tendre , sensible , doux , innocent & timide , il fut loin d'abord de deviner à qui il avoit l'avantage de parler : on le questionna sur la situation de son cœur ; ses réponses & son ingénuité enflammèrent la trop inflammable princesse ; on lui passa la main sous le menton que l'on trouva seulement garni du plus léger duvet ; sa peau douce & fine annonçoit l'âge des plaisirs ; on en fut plus convaincu quand on fut qu'il n'avoit que dix-sept ans , & qu'il ne connoissoit de l'amour que le nom ; malgré sa timidité & son embarras , on distingua une sorte d'esprit dans le nouvel Adonis ; enfin il plut : sa

figure, son ton, sa taille, tout jusqu'au son de sa voix se tracerent dans le cœur de notre héroïne en traits de feu ; on le quitta sans le faire connoître, & on lui donna rendez-vous pour le lendemain à la même heure & au même lieu.

On fait que le sommeil & l'amour s'accordent mal ensemble ; le même sentiment qui avoit fait du progrès sous les lambris dorés du château de Versailles, avoit suivi notre jeune homme dans sa petite solitude. L'aventure, après l'avoir étonné, l'avoit enflammé à son tour. Nature & jeunesse lui firent sentir que jusqu'à ce moment il avoit existé dans un néant qui n'étoit pas fait pour lui ; ou, pour mieux dire, qu'il n'avoit pas existé. Il ne ferma pas l'œil de la nuit ; la journée lui parut un siècle : les distractions, l'ennui, le découragement & un mal-aise, jusqu'alors inconnus, s'emparèrent de ses sens & l'accablèrent jusqu'au moment fortuné où il alloit rejoindre celle qui causoit tout ce ravage. Il en étoit de même chez Antoinette, à la jouissance près, dont elle connoissoit les délices ; ce qui rendoit encore son impatience d'autant plus grande. On s'occupa des moyens de connoître le héros qui devoit être

être couronné ; on y réussit , & l'on n'en fut que plus décidée à profiter de la circonstance heureuse que l'amour procuroit ; en conséquence on arrangea tout pour pousser l'affaire à fin , pour peu que cela convînt. On fit une demi-confiance à Campan , valet-de-chambre , chargé de la partie des plaisirs , habitué à entendre à demi-mots , & fort adroit dans l'exercice de ce sublime emploi ; tout fut distribué au gré de l'impatiente & amoureuse maîtresse.

On ignore qui fut le premier au rendez-vous ; se voir , faire un cri & s'élancer dans les bras l'un de l'autre furent l'affaire d'un moment : on se dit des mots entrecoupés , on se donna des baisers comme si l'on s'étoit vu depuis un siècle ; enfin on se jura de s'aimer toujours , avant seulement d'avoir commencé à parler d'amour. Charmans effets du desir effréné de l'un , ainsi que du besoin d'aimer & de jouir de l'autre ! La reine , pour qu'il le moindre retard pouvoit être aussi dangereux que nuisible , conduisit insensiblement son futur amant dans un bosquet éclairé avec art & préparé avec soin par l'industriel Campan : ils furent heureux....
Amour , tire le rideau sur ce qui se passa dans

figure, son ton, sa taille, tout jusqu'au son de sa voix se tracerent dans le cœur de notre héroïne en traits de feu ; on le quitta sans se faire connoître, & on lui donna rendez-vous pour le lendemain à la même heure & au même lieu.

On fait que le sommeil & l'amour s'accordent mal ensemble ; le même sentiment qui avoit fait du progrès sous les lambris dorés du château de Versailles, avoit suivi notre jeune homme dans sa petite solitude. L'aventure, après l'avoir étonné, l'avoit enflammé à son tour. Nature & jeunesse lui firent sentir que jusqu'à ce moment il avoit existé dans un néant qui n'étoit pas fait pour lui ; ou, pour mieux dire, qu'il n'avoit pas existé. Il ne ferma pas l'œil de la nuit ; la journée lui parut un siècle : les distractions, l'ennui, le découragement & un mal-aise, jusqu'alors inconnus, s'emparèrent de ses sens & l'accablèrent jusqu'au moment fortuné où il alloit rejoindre celle qui caufoit tout ce ravage. Il en étoit de même chez Antoinette, à la jouissance près, dont elle connoissoit les délices ; ce qui rendoit encore son impatience d'autant plus grande. On s'occupa des moyens de connoître le héros qui devoit être

être couronné ; on y réussit , & l'on n'en fut que plus décidée à profiter de la circonstance heureuse que l'amour procuroit ; en conséquence on arrangea tout pour pousser l'affaire à fin , pour peu que cela convînt. On fit une demi-confiance à Campan , valet-de-chambre , chargé de la partie des plaisirs , habitué à entendre à demi-mots , & fort adroit dans l'exercice de ce sublime emploi ; tout fut distribué au gré de l'impatiente & amoureuse maîtresse.

On ignore qui fut le premier au rendez-vous ; se voir , faire un cri & s'élancer dans les bras l'un de l'autre furent l'affaire d'un moment : on se dit des mots entrecoupés , on se donna des baisers comme si l'on s'étoit vu depuis un siècle ; enfin on se jura de s'aimer toujours , avant seulement d'avoir commencé à parler d'amour. Charmans effets du desir effréné de l'un , ainsi que du besoin d'aimer & de jouir de l'autre ! La reine , pour qui le moindre retard pouvoit être aussi dangereux que nuisible , conduisit insensiblement son futur amant dans un bosquet éclairé avec art & préparé avec soin par l'industriel Campan : ils furent heureux....
Amour , tire le rideau sur ce qui se passa dans

ce lieu de délices. Adonis ne connut Vénus qu'après la jouissance ; la crainte & l'excès de son bonheur ne firent d'autres effets sur lui que de lui bien faire sentir la nécessité du silence.

On entra dans la foule ; le jeune homme tremblant & hors de lui eut besoin d'être rassuré ; c'est ce que l'on fit si adroitement qu'il reprit ses sens , & fut au bout de quelques minutes en état de répondre aux différentes questions qu'on lui fit. L'amour disparut & fit place à l'intrigue. Depuis quelque tems on en vouloit au prince de Montbarey , ministre de la guerre ; on questionna le jeune homme sur son compte , sur celui de la Renard , avec laquelle vivoit ce ministre , sur ses fréquentes orgies , à la suite desquelles on étoit obligé de le mettre au lit , & enfin sur tout ce qui pouvoit procurer des renseignements. Le jeune homme répondit avec adresse & prudence ; il étoit d'ailleurs trop nouvellement au secrétariat pour être initié dans aucun mystère ; on le vit bien , on le chargea d'examiner & de rendre compte. Avant de se quitter il fallut pourvoir aux moyens de se revoir ; l'aventure du bosquet devenoit dangereuse pour le nouvel Adonis ;

Campan fut consulté. Il imagina de le charger, de la part de sa maîtresse, de copier de la musique; il promit de la porter & rapporter lui-même, & donna les instructions les plus amples pour la composition d'un nouveau genre de musique qui ne pourroit être entendue que par ceux qui en auroient la clef.

Monsieur & monsieur le comte d'Artois ne perdirent pas leur tems pendant ces promenades. C'est là où Monsieur fit la connoissance de madame du Terrage, & c'est sur ces gasons où il quitta sa grandeur pour s'armer de la houlette du charmant berger Tircis. C'étoit le nom de ralliement qu'ils s'étoient donné sur la terrasse.

Inconstante en amans comme en maîtresses, notre Antoinette ne tarda pas à renvoyer le duc de Coigny. Elle s'autorisa d'une multitude de raisons; les propos devenoient si forts qu'ils faisoient craindre que le roi ne prît un parti violent. Les certitudes trop physiques de cet engagement donnoient de trop fortes armes à la méchanceté & alarmoient notre amante. Le pire pour M. de Coigny, c'est que la reine n'avoit fait qu'une fille, & ce n'étoit pas là son compte;

son vœu n'étoit pas plus rempli que le motif qui l'avoit déterminée à une démarche aussi dangereuse. Le Coigny fut disgracié ; & notre reine , tout en suivant l'aventure du bosquet , revint à son penchant naturel pour les femmes.

Madame la princesse de Lamballe fit place à madame de Polignac , appelée madame la comtesse Jule. Cette belle passion qui dure encore , n'a rien d'égal que l'attachement & les sottises du feu roi Louis XV pour madame de Pompadour. Comme cette dernière, madame la comtesse Jule coûte à l'état des sommes immenses. Madame de Pompadour avoit des amans ; Jule vit publiquement avec M. de Vaudreuil (13) ; & ce qu'il y a de plaisant , c'est qu'il est aussi bien avec la reine & le roi qu'avec la comtesse Jule. Madame de Pompadour pardonnoit & même procuroit à son auguste amant des plaisirs de passade : madame Jule en pardonne à Antoinette ; en dernier lieu même elle lui a procuré la petite Laborde , femme de l'ancien valet-de-chambre du roi , qu'elle a fait sa lectrice. Madame de Pompadour vendoit des emplois , des bénéfices , des charges , des évêchés , &c. &c. &c. Elle avoit des bu-

reaux , un tarif & un premier commis pour cet objet. (Tout le monde a connu son Collin.) Madame Jule vend pareillement évêchés, bénéfices, emplois, charges, &c. & c'est Vaudreuil qui est le ministre en chef de cette partie. Madame de Pompadour enrichit sa famille & mit son frere Poisson au bleu ; celle-ci en fait autant , au moins commence-t-elle par son mari , qu'elle a fait duc ; elle vient de marier sa fille avec le fils de madame de Grammont ; les graces & l'argent ont devancé cette superbe union ; le gendre a été créé duc , a une compagnie des Gardes du roi , & cela est actuellement à un point d'indécence que la famille des Polignac & celle des Grammont envahissent tout , demandent tout , & que l'on ne peut faire un pas sans les trouver dans son chemin en opposition.

L'hiver qui a suivi cette nouvelle liaison a été le même que les précédens. Beaucoup de spectacles, de bals & de jeu. La coquetterie la plus raffinée a augmenté encore le luxe & la dépense ; la reine a pris pour son ministre , dans la partie des colifichets , la Bertin , marchande de modes , qui n'est parente ni de Bertin ministre , ni de Bertin casuel , mais qui les vaut bien ; elle travaille

avec la Bertin, comme son auguste épouse travaille avec ses secrétaires d'état. Autre ministre femelle, c'est la Guimard de l'opéra (14), pour la partie des gazes & des habillemens. Il est certain que les affaires de la France auroient pris depuis long-tems une excellente tournure, si le roi avoit mis dans le choix de ses ministres la même sagacité & le même jugement que la reine a mis dans le choix des siens; les Sulli, les Colbert, les Richelieu ne peuvent dans leur genre être comparés à la Bertin & à la Guimard dans le leur. Un homme digne de foi a été témoin du départ de la Bertin pour Versailles, emportant dans un porte-feuille fermé à clef, des échantillons de modes, & ne voulant pas vendre un bonnet à une dame en état de le lui payer au poids de l'or, en disant: " Je
 „ vais à la cour, je ne puis laisser sortir
 „ cette mode de chez moi que je n'aie fait
 „ mon travail avec la reine, à qui sûrement
 „ elle plaira, & je lui en dois la préférence. „
 Rien de plus plaisant que le ton de dignité que prit la grifette en tenant ce propos. Guimard, plus à portée des grandeurs, ne met sans doute pas tant d'importance dans son travail; mais elle n'y réussit pas moins bien,

car il est impossible que la plus élégante catin de Paris soit mieux mise que la reine.

Les plaisirs de l'été furent diversifiés ; les soirées de la terrasse avoient déplu ; Antoinette avoit, sous ses déguisemens, essuyé des apostrophes & des propos durs. Monsieur & M. le comte d'Artois avoient profité du leur pour faire des conquêtes ; madame du Terrage, la petite Bèche & plusieurs autres de cette espece avoient été la proie de leurs incursions ; les maris s'en étoient apperçus & retinrent leurs cheres moitiés chez elles : ce n'étoit pas agir en maris de cour.

On changea donc ces plaisirs dans des jeux innocens & particuliers. On commença par interdire au public les promenades du parc après souper ; on faisoit illuminer tant bien que mal une partie des bosquets, dans l'un desquels on avoit établi un trône de fougere, & là on jouoit au roi, comme les petites filles jouent à madame ; on éliroit un roi, il donnoit ses audiences, tenoit sa cour & rendoit justice sur les plaintes qui lui étoient adressées par son peuple représenté par les gens de la cour & du comité, par le roi & la reine qui venoient se dépouiller de leur grandeur au pied de ce trône factice.

On faisoit au nouveau roi les plaintes les plus originales les uns des autres, les peines & les récompenses ne l'étoient pas moins ; mais au bout de quelques instans de ces plaisanteries, qui ne pouvoient faire qu'un bon effet, sa majesté qui étoit presque toujours Vaudreuil, prenoit fantaisie de faire des mariages ; il marioit le roi avec une femme de la cour, la reine avec un des hommes ; (on a remarqué qu'il se l'approprioit le plus souvent) il en faisoit de même pour les autres hommes & femmes de la société ; il les faisoit approcher par couples au pied du trône, ordonnoit que chacun se prit par la main, & là avec tout le respect dû à ce nouveau genre de sacrement, & au nouveau roi qui se mêloit ainsi du sacerdoce, on attendoit le mot sacramental qui étoit *decampativos*. Aussi-tôt prononcé, chacun avec sa chacune fuyoit à toutes jambes vers un des bosquets qu'il choisissoit : défenses de par le roi des fougères de rentrer avant deux heures dans la salle du trône ; défenses d'aller plus d'un couple ensemble & dans le moindre endroit ; défenses de se voir, de se rencontrer, de se nuire, de se chercher, ni de se parler. On assure que ce jeu plaisoit fort au

roi, qui trouvoit très-plaisant de se voir ainsi détrôné sur l'herbe par Vaudreuil.

Cette année là on devoit ordonner les eaux à la reine pour provoquer une seconde grossesse; mais les médecins sont tous tombés d'accord que ces plaisirs nocturnes, & surtout le *decampativos*, feroient encore plus d'effet. D'ailleurs, M. Necker qui craint la dépense, & qui n'est pas de l'avis des voyages, ayant été consulté, a dit que, malgré que le nouveau roi du soir coûtât presque autant que s'il l'étoit pour toute la journée, il valoit mieux s'en tenir à cette recette pour avoir un héritier du trône, qui seroit encore un grand objet de dépense pour l'état, quelque part qu'il fût fait, & par quelque faiseur qu'il nous fût procuré.

Ces petits jeux innocens ont, dit-on, mis le roi en humeur de détrôner à son tour quelque mari; il en a fait confidence à quelqu'un des officieux de cour dont il est entouré, & qui n'attendent que le signal du desir de leur maître pour lui fournir à l'envi les moyens de le satisfaire. Dans la minute on lui a procuré une femme-de-chambre de Madame, aussi jolie que bête, & faite à tous égards pour le sale physique de notre

monarque : elle reçut ses attouchemens avec respect ; le roi , de son côté , a mis dans cette occasion la même grace , le même sel & la même gentillesse qu'il met en tout , jugez comme il s'y est pris enfin ; enfin , on est entré comme la chose étoit faite , & l'on a trouvé sa majesté renouant sa braguette , & riant de tout son cœur de ce rire fin & agréable qu'il a , de l'entorse qu'il venoit de donner au sacrement. Il faut convenir que depuis Henri IV les graces & les agrémens de l'amour ont prodigieusement dégénéré dans cette famille.

Madame Jule de Polignac est accouchée au milieu de tous ces plaisirs. La cour , à ce grand événement , est venue passer huit jours à la Muette pour que la reine fût plus à portée de rendre des soins à sa tendre amie , qui fait ses couches à Paris , tout bonnement dans l'appartement de Vaudreuil. Effectivement , Antoinette ne quitte pas le chevet de son lit , & lui sert de garde accoucheuse. Les ignorans , & ceux qui ne se connoissent pas plus aux intrigues de la cour qu'aux différens motifs qui les déterminent , trouvent singulier que madame Jule n'ait pas fait ses couches au château de Versailles , & ne se soit

pas mise à portée de son amie; cela paroît plus naturel, plus décent. Ces gens là ne savent pas que cela n'eût point convenu; ces fréquens voyages de Paris, ces visites ont un but qui n'eût pas été rempli autrement. Madame de Polignac a fait un garçon, Vaudreuil fait donc faire des garçons, Coigny ne fait que des filles, *ergo, ergo.....* Madame Jule s'est prêtée à la distraction de la petite Laborde, elle se prêtera à celle de Vaudreuil, sur-tout pendant ses couches qu'elle n'en a pas besoin: d'ailleurs, que ne fait-on pas pour conserver sa faveur & son amant? A la fin de tout cela nous aurons un Dauphin, je ne serai pas mauvais prophète; il ressemblera au roi comme lui ressemble la princesse sa fille, qu'il montre avec complaisance, & qu'il aime par la raison de cette ressemblance qu'on lui assure être parfaite.

En attendant ces heureux momens, la reine a donné à madame Jule une layette évaluée à 80000 livres, & le roi un présent en argent de pareille somme; on devoit y joindre le duché de Mayenne, qui est une bagatelle de 1400000 livres; mais M. Necker qui se connoît en bagatelles de cette nature,

s'y est opposé. Un instant après il a senti qu'il avoit eu tort, & s'est rappelé la chute de M. Turgot ; & comme il tient beaucoup à sa place, dont la favorite menaçoit déjà de le déloger, il a réparé ce mouvement de son zèle indiscret, en déterminant la reine à faire à sa favorite un don de 300000 livres en dédommagement du duché en question, qui n'étoit pas fait pour elle.

Madame Jule étoit relevée de ses couches ; les visites de la reine avoient été continuelles, les allées & les venues que cet événement avoit occasionnées donnerent lieu à bien des discours. Le Parisien, accoutumé à respecter la décence de la majesté & l'éclat qui doit environner ses maîtres, n'a pu voir sans indignation l'abus que cette favorite faisoit d'un crédit si vilement acquis, ainsi que la profanation que la reine faisoit d'elle-même. On n'a pu apprendre sans murmurer, la profusion avec laquelle on a répandu des grâces, avec laquelle on a accablé de dons & d'argent cette favorite, toute sa famille & jusqu'à ses alentours, dans un tems où la guerre & le peu de crédit de l'état rendent l'argent si rare & les moyens si onéreux au peuple.

L'ascendant de madame Jule sur Antoi-

nette fut tel dans ce moment , qu'à la suite de cette couche quelques indispositions l'ayant mise dans le cas de craindre de sortir trop tôt , on lui forma de petits appartemens , dans lesquels il n'y avoit d'introduits que ceux & celles qui étoient destinés à former sa cour : le roi même n'y étoit admis que quand on avoit besoin de lui.

C'étoit dans ces assemblées que l'on délibéroit sur les affaires les plus importantes du ministère. La paix , la guerre , la politique , la finance , le renvoi des ministres , le point de faveur & de crédit qu'on devoit leur accorder , tout y étoit traité & jugé en dernier ressort ; & l'on ne faisoit entrer le roi pour ratifier les décisions de cette ridicule assemblée , que pour la forme : tant la reine étoit assurée qu'elle ne demanderoit jamais rien en vain. Quelquefois le roi , étonné des propositions & des décisions du comité femelle , vouloit passer chez le vieux comte pour y chercher un avis ; mais il en étoit aussi-tôt empêché , ou bien s'il échappoit quelquefois , Antoinette faisoit dire un mot au Mentor qui , pusillanime comme on fait qu'il l'est , gardoit le silence ou ne contredisoit pas. Le bon roi prenoit ce silence pour

un acquiescement , & content il repassoit bien vite au petit appartement , rioit , juroit , & donnoit sa parole.

Vaudreuil & Bezenval en hommes (15), Mad. Jule & Mad. de Grammont en femmes président ce ridicule conseil , dont madame Desmiane est le rapporteur comme ministre des affaires étrangères. Il est bon de faire ici le portrait des êtres qui dirigent ainsi tous les mouvemens de la France , & qui traitent les affaires majeures de l'état comme ils traitent un chiffon ou bien une garniture de robe.

Un Vaudreuil qui n'a pour lui que le nom de son pere , & pour fortune que celle qu'il lui a laissée & qu'il avoit acquise comme commandant de S. Domingue ; intrigant , qui se mêle de tout , sans intelligence ni suite ; donnant tout au plaisir & rien aux affaires ; il a cherché la fortune , elle a fui son peu de valeur ; il avoit abandonné ce plan ; pour lors cette déesse bizarre est venue le combler de ses faveurs. Il est à la cour à l'aide d'un certain habitant des Cantons Helvétiques , le coriphée du maître , de la maîtresse & de la favorite. Bezenval est un de ces hommes dont les circonstances dé-

terminent les idées ; fans en avoir jamais de fixes , ils prennent celles que l'occasion présente à leur bonne ou mauvaise fortune : ambitieux , dur , égoïste , mais souple & rampant comme un Italien , il a laissé bien loin l'urbanité de ses concitoyens pour cultiver les intrigues des cours. C'est ce Bezenval qui a osé lutter de mérite & de faveur contre le comte d'Affry , dont il convoitoit la place ; si l'effet dont son ambition le flattoit n'a pas réussi dans son entier , au moins a-t-il servi à faire essuyer au respectable d'Affry une multitude de mortifications que lui a donné le comte d'Artois comme colonel des Suisses : mortifications d'autant plus sensibles au vieux militaire qu'il les méritoit moins , & qu'il ne pouvoit ni les repousser ni s'en venger , parce que c'étoit la reine qui les dirigeoit , & le comte d'Artois qui les lui faisoit éprouver. On fait combien peu les grossièretés , les injustices & les actes de brutalité coûtent à ce prince. On a vu ce Bezenval être l'homme de tous les tems ; à la cour de Louis XV , un débauché , un lâche courtisan ; à celle de Louis XVI , un intrigant , un faiseur de paquets , flattant tous les caprices d'une princesse sans expé-

rience ; détestant Monsieur & Madame ; parce que la reine a pour eux l'aversion la plus décidée ; encensant le comte d'Artois & méprisant la comtesse son épouse , toujours par le même motif ; se permettant impunément des discours insolens sur tout ce qui n'est pas lui ; enfin à tel point grossier , qu'on ne le nomme plus à la cour que le Suisse de la porte du palais des plaisirs de la reine.

On voit encore dans cette société l'éternel Adémar , ce perpétuel ambassadeur de la cour de Bruxelles (16) ; ambitieux parce qu'on lui a dit qu'il falloit qu'il le fût ; voulant être ministre à quelque prix que ce fût , quoique doué pour toutes les affaires d'une nullité absolue ; sans facultés comme sans talens ; indigne même de l'inutile ambassade des Pays-Bas , de laquelle sans doute il eût été depuis long-tems rappelé , sans le crédit & les intrigues de la comtesse son épouse. Semblable aux Noailles , auxquels elle est alliée , elle n'épargne aucun moyen pour aider aux vues de son mari qu'elle connoît bien , qu'elle apprécie bien , & dont elle ne raffolle que quand elle est loin de lui.

Un comte de Polignac aussi sot que celui que la feue duchesse d'Orléans avoit mis
ainsi

ainsi dans sa chanson d'adieu, qu'elle appela
loit son testament de mort.

Polignac, mon très-sot amant,

Me voit mourir indécemment ;

C'est une grosse bête,

Eh bien !

Bon pour le tête-à-tête ;

Vous m'entendez bien.

Un prince d'Hénin, le plus méprisé & le plus méprisable des hommes. Un chevalier de Crussol, le tartuffe le plus adroit de son siècle, qui prêche la vertu & ne la possède que comme le pharisien de l'évangile ; qui, à l'ombre de ses dehors trompeurs, laisse vendre à la baronne de Groslier les bénéfices & les graces de l'ordre de Malthe. Il vit depuis long-tems avec cette baronne & l'entretient au château des Thuilleries dans un des appartemens de la reine, tandis que le mari reste complaisamment dans ses terres. Ce chevalier, qui n'est pas, comme l'on voit, le chevalier sans peur & sans reproches, possède au suprême degré tous les moyens que donnent les vices qui naissent de l'hypocrisie ; tantôt il fait agir madame de Flamarin auprès du vieux comte, & tantôt le patron de Senlis qu'il fait mouvoir

par son cagotisme. Il emploie ainsi tout à la fois le sacré & le profane ; rien ne lui coûte , tout lui est égal , pourvu que le succès couronne ses démarches.

A propos du patron de Senlis , l'épouvantail de M. d'Autun , galantin par excellence , mais qui se gêne encore un peu en attendant la mort de l'archevêque de Paris , dont il convoite la dépouille sacrée , ce M. de Roquelaure aussi plaisant que le duc de son nom & bien aussi gaillard ; je ne puis m'empêcher d'insérer ici un couplet de société , fait à table devant l'auteur par une femme de la cour ; cet impromptu , sans être bon , amusa beaucoup.

Il étoit un saint homme ,
De Senlis le patron ,
Qui se f... de Rome ,
A Duras sans façon
Manioit les tettons ,
Prenoît le joli c...
Et lui fit un poupon
Qu'il lui paya bien bon.

On assure que cette plaisanterie lui coûta 100,000 livres , au moyen de laquelle somme Duras consentit à se taire & se dire l'infant du nouveau né. Mais revenons au comité

de madame Jule, tenu par la Reine qui n'y occupe effectivement que la seconde place. Les Dilon, les Coigny, l'abbé de Vermont (17) y sont admis pour leurs voix. Campan, l'illustre & merveilleux Campan, être actuellement très-important, quoique fils d'un valet-de-pied de la maison de Ventadour, dont il a lui-même eu l'honneur de porter la livrée, chose qu'il a tant de fois oubliée malgré les soins de son honnête homme de pere de lui rappeler cette époque de sa fortune, même en public : ce Campan, si digne de la faveur d'une grande princesse, est le secrétaire perpétuel de ce comité & du cabinet, même de la garde-robe. Bonneau de nouvelle édition, mais plus intelligent que son modele : c'est à lui à qui la reine doit la nouvelle invention de donner ses ordres & ses rendez-vous en musique. Sous le prétexte de faire copier de la musique, Campan en porte au petit enfant de l'amour dont j'ai déjà parlé ; il y en a toujours quelques lignes de la composition & de la main d'Antoinette : ces lignes sont en style oriental, connu des deux parties seulement ; & comme l'amour a la clef de tout, il a celle qu'il faut, & il est en-

tendu. Ce moyen a paru à monsieur Campan le chef-d'œuvre de l'imagination dans ce genre; il s'est dit aussi que pour un homme comme lui, il étoit plus décent & moins dangereux de porter quelques pages de musique à copier, qu'un billet doux qui pourroit compromettre le secrétaire du cabinet & le porteur. D'ailleurs il ajoute que lui, qui fut toujours gouverné par l'honneur, il souffre moins d'agir ainsi : c'est bien là le cas de dire, où diable l'honneur va-t-il se nicher ? chez Campan ! Eh bien ! c'est donc M. Campan, huissier de l'ordre de Saint-Lazarre, qui porte à copier la musique, attend la réponse sur l'escalier, introduit le copiste, garde la porte, & rajuste le lit.

Quelque secrets qu'aient été ces messages, on en a parlé : les plus intrigantes & les plus adroites ont détourné l'inique de la chose sur madame de Chatillon, qui avoit été attachée à la maison d'Artois. Cette femme, on en convient, étoit peu faite pour cette place, si ces places toutefois étoient remplies comme elles devroient l'être. Elle avoit été portée là par le marquis d'Entragues, qui l'avoit connue à Besançon : ce fin courtisan ne s'é-

toit jamais montré à découvert sur cette intrigue ; il en avoit laissé soupçonner le prince de Montbarey son ami. Ce ministre, depuis long-tems en but aux tracasseries de la reine & aux méchancetés du comte d'Artois, étoit devenu l'objet de la haine des courtisans des deux partis. On ne se bornoit pas à critiquer ses opérations ministérielles, aucunes n'étoient épargnées, quoiqu'il prît peu sur lui, & que presque toutes fussent dirigées par M. de Maurepas. On le déchiroit sur sa conduite domestique & sur sa vie privée. Il est vrai que ce ministre trop peu connu, & qui avoit tout ce qu'il falloit pour bien servir son maître & l'état, trop peu habitué aux affaires, les laissoit quelquefois languir pour se livrer à des plaisirs indécens : une fille publique, la boue même des filles de cet état, l'avoit subjugué & lui faisoit faire des choses inouïes. Un nommé Daudet, malheureux couvert de crimes & d'ordures, comblé par le ministre de graces de toute nature, & revêtu par lui d'une charge honorable, le compromettoit sans cesse, & encore plus madame de Montbarey qui en étoit folle. Ce coquin vendoit les graces & les emplois qu'il surprenoit à

la confiance du prince , & finit par donner ses audiences chez le ministre. Bezenval avoit entouré l'arsenal d'espions ; il savoit tout , en instruisoit le comité (il avoit ses raisons) : on résolut le renvoi du prince de Montbarey. On n'ignoroit pas qu'il quitteroit au premier désagrément , quelque assuré qu'il fût d'être soutenu par M. de Maurepas & M. de Vergennes ; on le tourmenta , il donna sa démission froidement & avec noblesse.

Le triomphe de la cabale fut excessif ; on s'intrigua pour faire un ministre de la guerre. Les uns vouloient le duc du Châtelet , d'autres vouloient M. de Castries. Caraman , Jaucourt , Bezenval & Adémar même portoient leurs vues jusqu'à cette place : tant le fanatisme d'être quelque chose aveugloit ces faiseurs. Après maintes délibérations pour un choix aussi important , il tomba sur le plus nul : cela devoit être. L'espoir de changer souvent & de briller dans le désordre étoit celui de la clique : on prit le marquis de Ségur , & on le fit entrer sur-le-champ au conseil. Il est aux genoux de la reine , ne fait que pour elle , affecte pour tout le reste une rigueur qui

tient de la dureté (18) ; il dit & écrit aux femmes qui lui demandent des rendez-vous , qu'il est trop foible & trop susceptible de tentation pour risquer avec elles des têtes-à-têtes , qu'il craint même jusqu'à l'odeur de leurs billets doux. Il brille , comme c'est d'usage , en défaisant ce que son devancier a fait : c'est de mal en pire comme tout en France ; c'est devenu un péché d'habitude dont on ne se corrigera pas si tôt.

Des courses , des spectacles , des petits voyages de Trianon , des entretiens secrets ménagés par Campan , il en est résulté une grossesse ; la reine est grosse une seconde fois. Cet événement s'est manifesté on ne peut pas plus singulièrement , & l'on ne s'en doutoit pas. La reine , comme on le fait , déteste cordialement M. de Maurepas , & ne supporte pas davantage la vieille comtesse sa femme , l'abbé de Verry , madame Seguin , & toute cette sequelle : ce couple antique agissoit en conséquence , & se tenoit en garde contre les intrigues de cette étourdie. Ce fut au moment où l'on croyoit les cartes plus brouillées que jamais , que la reine se fit annoncer chez le comte. Bonjour , papa , lui dit-elle ; vous êtes bien

étonné de me voir à cette heure , vous ne m'attendiez pas. Madame de Maurepas se pressoit de sortir de l'appartement , par respect & pour ne pas gêner l'entrevue que Sa Majesté sembloit venir chercher avec son époux. La reine s'étant apperçue de ce mouvement , la retient : Non , comtesse , lui dit-elle , vous ne sortirez pas , vous m'êtes tous les deux nécessaires ; ce que je veux confier au papa est même plus de votre partie que de la sienne. Je compte sur votre amitié , comptez sur la mienne ; oublions le passé , & que la plus étroite union guide à l'avenir nos démarches réciproques. Je connois votre attachement pour nous ; on m'avoit donné des impressions contre vous , on m'affuroit que vous en aviez contre moi ; voilà l'origine de l'humeur que je vous ai montrée quelquefois ; le cœur n'y étoit pour rien , mes procédés vous le prouveront. Après ce court exorde , elle saute au col du comte en s'écriant : Je suis grosse , mon cher comte , oui , grosse ; ce qui doit vous étonner , c'est que je tremble de savoir si cet état fera agréable au roi , ou si , vu les circonstances , il ne fera pas dans la plus grande colere sur cet événement. Cette

pigrieche de Madame avec son fade Monsieur sont ceux dont je redoute le plus les propos; ils feront aussi bavarder cette hébétée de comtesse d'Artois. Que ne dira-t-on pas ? car, tenez, comte & comtesse, il y a beaucoup à dire à cet égard; mais cela est fait : j'ai cru bien faire; & si je puis compter sur vous deux, je suis tranquille.

A cet endroit, notre adroite Antoinette se laisse tomber sur une chaise longue, & semble s'évanouir de douleur & d'inquiétude. Le vieux Mentor accourt à elle, la comtesse se jette à ses pieds, ils lui jurent l'un & l'autre le plus entier dévouement : Que votre majesté ordonne, nous sommes prêts d'obéir; mon mari, dit la comtesse, est votre ministre, je suis sa femme; nous sommes absolument à vous; encore une fois, ordonnez, tranquillisez-vous, prenez vos sens, & tout ira bien, nous vous le jurons.

La reine, reprenant ses sens, continua ainsi : Ce rusé Bezenval m'a perdue par ses conseils; il m'a excitée contre vous, en m'assurant que votre crédit étoufferait le mien; que je ne pourrais ni gouverner mon époux, ni me ramener mon peuple

indigné de mes légéretés, qu'en donnant un prince à l'état. Je ne l'ai pas cru dans les premiers momens; mais il m'a fait renouveler les mêmes principes par Vaudreuil & par Coigny; mes gens ont entendu ces discours: Campan & Bazin sont venus pleurer auprès de moi: Adémar m'a trompée aussi; il m'assuroit & me faisoit assurer par sa femme que c'étoit le seul moyen qui me restât pour n'être pas perdue sans ressource. Ma Jule m'a fait sentir que mon auguste époux commençoit, ainsi que tous ses sujets, à se dégoûter de moi, & qu'il falloit frapper ce grand coup. Enfin, mes chers amis, je vous le confesse, j'ai eu Dilon, Coigny, Bezenval, Vaudreuil, Campan, Bazin, un petit commis de la guerre, l'abbé de Vermont & presque tout ce qui m'approche; le résultat, c'est que je suis grosse; il faut que par votre secours le roi le trouve bon.

N'en doutez pas, repliqua la comtesse, n'en doutez pas, il le trouvera bon, il en sera même charmé; c'est sa gloire, son honneur & le bien de l'état. Allons, monsieur le comte, voyez sa majesté, & parlez-lui avec cet ascendant que vous avez sur lui & celui que vous donne une telle circonstance;

mettez y de la dignité, & sur-tout point de plaisanteries; oubliez pour un moment l'habitude où vous êtes d'en faire sur tout, & ne perdez pas de vue que cette affaire-ci n'en est pas susceptible. La reine saisit cet instant de chaleur, prend la comtesse par la main, la mene à son souper avec son mari, la comble d'honnêtetés & de préférences, au point que la pauvre comtesse, qui ne s'attendoit nullement à cet excès d'honneur, éprouva une telle révolution, qu'elle pensa faire sous elle, & eut la plus grande peine à rester jusqu'à la fin de cette fête que la reine lui donna. Qui fut bien étonné ? ce furent les courtisans témoins de ce raccommodement, dont ils ignoroient la cause, sur-tout ceux à qui il fut ordonné par la reine de faire le Macao de la comtesse : on fait que c'est son jeu favori, la reine le taille elle-même.

Quand la cour se fut séparée, le comte resta seul avec le roi, auquel il parla de la grossesse de la reine. Sans doute il n'eut pas de peine à le persuader de sa paternité, car on entendit le roi répondre : *Je m'y attendois bien, car j'ai resté dans son lit plus de deux heures.* Depuis ce tems, le roi se

montre fort radieux. La reine a repris son empire : elle appelle le comte de Maurepas son cher ministre, & en conséquence elle a beaucoup fêté le comte d'Agénois. Monsieur & Madame paroissent être les seuls qui enragent de cet événement, parce que, dit-on, ils sont assurés par leurs espions, de son origine. Tranquille sur son époux, notre Antoinette recommence son train ordinaire : mêmes folies, mêmes inconséquences, même inconduite. Elle profite de son état & du moment où tout se fait impunément : elle maîtrise les ministres ; le seul Vergennes lui résiste à force de vertus. Elle n'a cependant pu empêcher la chute de Necker (19) qui, à force de sottises, de vanité & de fausses démarches, a été renvoyé & remplacé par le vieux Fleuri, conseiller d'état, aussi incapable au moins d'être à la tête de ce département que son prédécesseur, & c'est beaucoup dire. Le Castries, déconcerté de la chute de Necker, (20) perd le soutien & l'ouvrier de sa besogne, à laquelle il n'entend rien du tout. Le Ségur creve d'orgueil, de morgue & de bêtise. Le Fleuri, tout Choiseul qu'il est, veut chasser le Miromesnil : celui-ci a pris

de quoi partir. Amelot est toujours un animal qui ne fait rien que par son plat Robinet. A bien prendre, la cour de France est à présent une pétaudière : cette belle pureté de mœurs que l'on avoit voulu afficher dans les commencemens du regne, est f.... Richelieu prime de nouveau, & dit qu'avant de mourir il veut donner une maîtresse en titre au roi, un amant avoué à la reine, un bordel au comte d'Artois, un étalon à Madame, & une putain à Monsieur, afin de mourir comme il a vécu. La reine même raffolle de ce vieux paillard; elle applaudit à ses pirouettes, & aux histoires scandaleuses qu'il raconte.

La grossesse de la reine avance; elle est monstrueuse, elle a une gorge énorme qu'elle affecte de montrer indécemment. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette grossesse n'est point encore déclarée dans les formes, ainsi que cela se pratique après les quatre mois & demi; il semble que l'on craigne de donner de la publicité à ce grand événement, qu'une si petite cause a produit. Même colere entre la Reine & Madame; madame de Lamballe est toujours au froid, la Jule au chaud, la Simiane & Laborde toujours en exercice.

L'indiscrétion d'une de ces actrices des plaisirs de notre Antoinette a mis au jour une incommodité qui fait beaucoup craindre pour le prochain accouchement; c'est une descente ou relâchement de matrice, occasionné sans doute ou par excès de débauche, ou par la mal-adresse de l'illustre accoucheur Vermont. L'abbé de Vermont est toujours dans la plus grande faveur. Le petit fablier Nivernois a fait un conte sur la grosse : ce petit intrigant est toujours aussi faux & aussi menteur que son confrère le maréchal Duras (21); autrement dit le maréchal des menus, protecteur né de toutes les coquines des spectacles, vilain, plat, lâche comme son père, & n'ayant nulle espèce de considération. Ces illustres forment la société de la reine; auxquels il faut joindre le coiffeur, les joueurs, les banquiers Chalabre & Poinçot; parmi les femmes, la petite Iners, la petite Campan, quelques musiciens & chanteurs. N'êtes-vous pas étonné de la dignité que conserve sur le trône de France la fille de la fameuse Marie-Thérèse, & la sœur du fameux empereur Joseph II, qui court tant après la célébrité, sans qu'il puisse jamais se flatter de l'atteindre ?

La fuite de la vie de notre illustre Marie-Antoinette nous fournira sans doute une ample matiere pour d'autres volumes d'anecdotes. Il y a tout à présumer qu'elles seront de plus en plus intéressantes : ainsi nous prions les lecteurs de prendre patience ; nous aurons soin de recueillir les faits , & de les rendre (comme sont ceux - ci) avec la plus grande vérité. Il est des traits que tout l'art possible ne sauroit embellir. Fasse le ciel cependant que ces vérités , si elles sont présentées à cette princesse , puissent la corriger , & la faire briller d'autant de vertus qu'elle l'a fait par ses étourderies ! C'est le vœu de tout bon Français.

N O T E S.

(1) **C**ES deux femmes ne supportent point le parallele. L'une avoit les foibleesses & la bonhomie d'une fille ; l'autre a les ardeurs de Messaline & la cruauté de Frédégonde. La premiere aimoit l'argent pour le dépenser , & en faisoit l'instrument de sa parure ; la seconde l'aime pour thésauriser , & en fait le ressort de sa vengeance. Celle - là se prêtoit avec peine aux intrigues qu'on lui disoit nécessaires au soutien de sa faveur ; celle-ci vole au-devant de l'intrigue & en fait l'ame de sa tur-

bulente existence. Enfin, l'une a presque honoré un état qui ne peut pas l'être, & l'autre en a prostitué un qu'on ne croyoit pas même pouvoir être avili.

(2) Comment peut-on comparer l'homme le plus léger à Richelieu, & l'homme le plus étourdi à Mazarin ? Choiseul est inexcusable d'avoir formé des nœuds impolitiques, puisqu'il ne vouloit pas immoler son pays à l'Autriche. Il est inexcusable, puisque le caractère d'Antoinette étoit connu avant d'être tout-à-fait développé ; puisqu'il ne pouvoit ignorer que Marie-Thérèse avoit dit : *Je suis quitte avec la France, elle aura ma fille pour reine.* Il a déposé dans le sein d'un de ses amis, qu'il avoit trop compté sur la séduction des François. Il imagina qu'Antoinette voudroit être adorée, & que la multiplicité des plaisirs étoufferoit les malheureux germes d'un caractère funeste, non seulement au pays qu'elle habiteroit, mais au siècle qui la verroit exister.

(3) Il faudroit bien mal connoître les femmes altières de la cour, pour ignorer l'empire que l'or a sur elles. Nos usages sociaux sont tels que les dames françoises sont toujours sans un écu. Leurs besoins sont insatiables, & leurs moyens presque nuls. La comtesse de Béarn, qui fit cette ridicule présentation, n'avoit pas de jupés ; la maréchale de Mirepoix, dame d'honneur des catins de nos rois, devoit autant de sacs qu'elle avoit de cheveux blancs ; madame de Valentinois avoit cent fois envie le sort de mademoiselle Langes ; c'est à elle que le duc de Choiseul disoit, après l'avoir eue, au bout d'une demi-heure : *Causons maintenant. " A quoi dois-je vòs faveurs ? Ce n'est pas " à ma figure, je suis fort laid ; ce n'est pas à " mes sentimens, je ne vous ai jamais dit que " je*

» je vous aimois ; ce n'est pas à votre amitié ;
 » vous avez dit ce matin des horreurs de moi au
 » prince de Beauveau. Quand on méprise les gens,
 » il faudroit au moins qu'ils fussent pourquoi. »

(4) Pour avoir outré les plaisirs , & dépensé une partie de sa jeunesse dans les folies de la volupté , on ne mérite pas des reproches aussi amers. Ce prince patriote est bon mari , bon pere , bon ami ; il est généreux , populaire , bienfaisant ; y a-t-il des défauts que tant de qualités ne compensent ? On auroit désiré quelquefois plus de sévérité dans le choix de ses amis. Quand il les fit , il étoit jeune. Il a mieux aimé les conserver imparfaits , que de les abandonner à l'époque où il les a connus. Il y a quelque chose d'estimable dans ce procédé : d'ailleurs , il y a si peu d'hommes en droit de faire des reproches aux autres ! Il n'y a guere que contre les caractères vicieux qu'il faut s'armer sans indulgence.

(5) Ce portrait n'est pas ressemblant. Elle est tracassière , mais non intrigante. Quand on ne met en jeu que de petits moyens , quand on expose son secret deux fois par jour , quand on a des femmes pour amans , on n'est point intrigante. L'intrigue demande un esprit plus nerveux & des vices mieux conditionnés. Le trait principal du caractère dominant de Madame est le desir impérieux de jouir. Elle aime le vin , les hommes , les femmes , les jardins , les meubles , l'argent , & obéit à ces goûts divers , coûte qui coûte ; que le roi jure , que son mari boude , que le ministre refuse , qu'il y ait une révolution , que les états-généraux apportent la réforme , elle s'en f... Elle veut jouir , elle jouira.

(6) Cela est trop fort , il falloit dire sans nerf , sans principes fixes , mais bonne , généreuse. Ce

qu'elle aime par-dessus tout, c'est le plaisir. Dès que sa tête est montée, tout est dit, il faut qu'elle réussisse. Des princesses qui n'ont rien à faire que d'écouter l'histoire scandaleuse de Paris, de Versailles, de la cour, dont l'imagination, toujours tendue vers un objet, est sans cesse rafraîchie par les récits voluptueux de leurs femmes qui, sachant qu'on plaît par-là, s'étudient à bien peindre. Une d'entr'elles racontoit l'aventure de mademoiselle Contat avec M. P***, & s'embarrassoit. Il est difficile, dit-elle, de toujours gazer. *Ne gazez plus, dit la princesse, les mots pour moi équivalent à la chose.*

(7) Ces trois jeunes femmes, comme on le voit, n'étoient occupées que de cailletage. Cela est surprenant. La passion des princes est de savoir tout ce qui se passe, même dans les états les plus subalternes. C'est de là qu'ils tirent leurs amis, leurs espions, leurs confidens. Ils s'imaginent que descendre aussi bas est donner la plus grande marque de faveur; ou ils pensent qu'ils sont les moins dispendieux à acheter; ou enfin, comme il s'y trouve moins d'élevation dans les sentimens, par-là même ils sont plus rapprochés. Cela est presque incroyable sans être moins vrai; mais les fourberies, les bassesses, les menfonges, les ressources honteuses, l'avarice, sont infiniment plus communs dans la classe des princes, que dans aucune autre de la société.

(8) Il est par-dessus tout égoïste, & jaloux des genres de célébrité qui ne donnent aucune peine à acquérir. Sa manie est de passer pour bel esprit: de là du soin dans ses billets, un air de protéger les talens, une espèce de sarcasme quoique grossier. Au lieu de courir après l'esprit qu'il est inutile d'attraper, & qu'on ne finge point quand la nature

a oublié de se donner , il faudroit prendre du caractère bien autrement essentiel , qu'on peut acquérir en ne voyant que des hommes qui en ont : mais alors il ne faut pas admettre à son intimité un Moderne , un la Châtre , un de Nesle , & autres vils flatteurs. Monsieur va par les sentiers d'une politique au-dessous de son rang , & qui ne le menera jamais jusqu'à faire faire des réflexions désagréables sur son personnel.

(9) D'accord ; mais le moins estimable. Ce prince fugitif a développé un caractère atroce. Il a conçu les projets les plus infernaux contre un peuple humain & généreux ; il a converti l'aristocratie en tyrannie , & il ne lui a manqué que le talent de faire triompher le despotisme. Lorsque Necker alloit au conseil , il l'aborda , & lui montrant le poing : " Où vas-tu , traître d'étranger ? „ Est-ce ta place au conseil , f. . . . bourgeois ! „ Retourne-t-en dans ta ville , ou tu ne périras „ que de ma main. „ Le ministre recule d'un pas en arrière , se tient droit , ne répond pas une syllabe , & entre dans la chambre du conseil. Ce sang-froid vaut mieux qu'un discours. Le comte d'Artois n'a ni culture , ni principes , ni patriotisme , ni sens , ni intelligence , ni fermeté ; il ne sera jamais à craindre , mais il fera beaucoup de maux momentanés. La patrie l'a pros crit.

(10) Voyez la note 4.

(11) Un curé de campagne , épais , avare , entêté & vain comme un prince de la maison d'Autriche , excepté le chef : il n'estime pas sa sœur , il déteste son frère , & n'aime guère que l'argent , dont il raffolle à un point d'avouer que c'est son meilleur ami. Quand on convient d'un meilleur ami pareil , il est bien près de devenir l'unique. Ce prince n'étoit pas fait pour réussir à Paris. Outre

que , comme sa famille , il déteste les François , c'est qu'il est emprunté & singulièrement gauche. Le destin des princes en général est d'être mal élevé. Celui-ci a plus à se plaindre encore de la négligence des siens.

(12) Bon enfant , tantôt aux hommes , tantôt aux femmes ; mais toujours à celui ou à celle qui le payoit le mieux. Il auroit dû élever l'édifice d'une grande fortune ; mais un esprit médiocre , une âme énervée comme son corps , des inclinations mal placées , la dépendance que donnent les services mendies & obtenus , un goût qui avilit quand ceux qui se le permettent n'ont pas la tête des Socrate ou l'esprit d'Alcibiade , trop de choses conspiroient à ruiner des plans qui ne reposoient que sur son joli visage. Antinoüs avoit de plus de larges épaules , & tous les talens que procure une éducation soignée. Antoinette n'étoit pas exigeante , il suffisoit d'appaier son imagination brûlante ; elle dispensoit d'esprit , de talens , de mœurs , d'amour , de sincérité : ah , la charmante maîtresse !

(13) Il a fallu que la fortune violât cette femme. Née paresseuse , infouciante , elle n'eût jamais aspiré à subjuguier les reines , si elles ne fussent venues la chercher. C'est une de ces femmes qui préfèrent la paix à la vertu , & accordent pour se débarrasser du tourment de résister. Jetée dans le tourbillon , assaillie des sollicitateurs , accablée des dons des rois & de l'encens de la faveur , elle se plaignit plus d'une fois dans le sein de l'amitié , de l'embarras de ses destinées. Vaudreuil lui plut , parce qu'au lieu de se laisser aimer , il lui persuada qu'il aimoit. Il n'avoit point cette supériorité qui humilie , ni cette médiocrité qui alarme. L'usage du monde & un sens assez droit suppléaient à ce

qui lui manquoit pour être un homme marquant. D'ailleurs Chamfort , sans lui donner de l'esprit , lui traçoit cependant une route assez sûre.

(14) Des gazes ! Oui , c'étoit le prétexte ; mais Guimard avoit un plus sublime emploi. De toutes les prêtresses de Vénus arrivées à une certaine célébrité , il n'en est point qui ait mieux connu le culte que cette fille. Depuis trente ans elle le pratiquoit avec tant de gens , avec tant d'affiduité , qu'elle fait ce que beaucoup de gens ignorent. On lui faisoit conter ses inépuisables aventures , & dire ce que chacune lui avoit appris de nouveau dans l'amoureux combat. Le nombre de ces précepteurs la mettoit à même d'en être un elle-même , supérieur à tout ce qui a existé. L'écolière alloit ensuite répéter ses leçons avec cette quantité d'amans , plus nombreux & sur-tout moins imbécilles que ceux de Pénélope. D'ailleurs , on étoit bien sûr qu'Ulysse ne reviendrait pas.

(15) Le baron de Bezenval , Suisse de nation , a eu tous les succès dus au courtisan le plus adroit. Créature de Choiseul , mentor de Ségur , amant des femmes en crédit , amant des jeunes gens en faveur , également propre aux deux cultes , un sybarite aimable , faisant grande chère , amateur de tableaux , de dessins voluptueux & d'estampes libertines ; né avec peu d'esprit , mais devenu un homme plus qu'ordinaire à force d'avoir vu & écouté ; une belle figure lui servit d'introducteur à la cour ; une grande fortune le mit à même de briller ; une gaieté piquante lui fournit de quoi se foutenir. Il avoit bien autant de vices qu'un autre , mais il sut mieux les cacher. Des dehors séduisans firent illusion. D'ailleurs la bonhomie jointe aux succès , a un charme irrésistible.

Le baron de Bezenval , sans être modeste , ne

fut point insolent. Sa maniere de courtoiser ressembloit à des soins.

(16) Il ne l'a pas été assez long-tems. Montfalcon à Londres ! un chanteur , un histrion pour traiter avec Pitt ou Fox ! On avoit trouvé bien ridicule le choix du comte de Guines ; s'il étoit ignorant , du moins favoit-il se vanter. Mais Adémar , surpris lui-même de sa fortune , a toujours eu cette timidité qui naît de la conscience de son impuissance. Adémar usé , d'un esprit médiocre , d'une figure blême & commune , a cependant obtenu les faveurs royales. Quelqu'un (car il faut faire à chacun honneur de sa réflexion) , quelqu'un a remarqué qu'Antoinette a choisi presque toujours des amans secs , effilés , dégingandés. Cela s'accorde mal avec ce ressort impérieux que l'on nomme tempérament , dont la plupart des femmes se défendent , tandis que c'est la meilleure excuse de leurs folies.

(17) Vil & plat coquin , source de tous les maux , objet digne de l'indignation publique , & que le peuple voudroit voir à côté de Launay & de Flesselles. Ce conseiller perfide , qui a tant de points de ressemblance avec Narcisse , est l'auteur d'une foule de maux dont les historiens timides conservent la liste effrayante. Le moment de vengeance reviendra , & des événemens mettront à même de demander compte à ce prêtre impudent de son ministère secret. On a beau dire que la princesse n'avoit nullement besoin d'être incitée. Mauvaise excuse. S'il n'a pas eu la gloire coupable de conseiller le mal , au moins l'a-t-il eue d'en faciliter l'accomplissement. Tantôt espion , tantôt agent , il a étouffé les remords naissans ou prévenu les repentirs salutaires.

(18) Le maréchal de Ségur , si étonné de son

avancement , étoit un brave militaire , un mari complaisant , un bon citoyen , & assez loyal pour punir celui qui donna au roi le conseil de le faire ministre. Il avoit atteint sa quarante-cinquième année qu'on ne l'écoutoit seulement pas dans les discussions les plus ordinaires. Jugez de sa surprise lorsque la cabale l'appella au ministère. Ne pouvant avoir de vues , décider d'un projet , juger du mérite , il s'occupa , non pas de faire sa place , mais de la garder. Il ne nomma plus aux emplois ; il devint l'écho de la reine ; & pour masquer une aussi basse complaisance , il crut en imposer par une sévérité affectée qui n'étoit pas dans son cœur , & qui aux yeux des connoisseurs le rendoit plus ridicule que haïssable.

(19) Ce n'est pas assurément le moment de le dire , mais deux ans ne se passeront pas que ce ne soit une vérité généralement reconnue. Malgré tout le bien que M. Necker a dit de lui-même , malgré tout celui qu'il a fait dire par ses créatures enthousiastes ou soldées , il est pourtant vrai que Necker est sans esprit ; & ce F. Mirabeau , qui frappe toujours si juste , a eu raison de dire dans son livre sur *l'agiotage* , qu'il falloit faire cas de Necker comme d'un littérateur , & non comme d'un homme d'état : or , pour être littérateur , il ne faut pas un grand génie. Tous les livres de M. Necker ne contiennent pas six idées. Aussi , lorsqu'on a voulu faire *son Esprit* , on a été surpris de ne trouver que des lieux communs , des platitudes revêtues d'un peu d'emphase.

(20) Je le crois sans peine. Une chute moins bruyante auroit produit le même effet. Toujours effrayé , toujours embarrassé , toujours au-dessous de sa besogne , ce bonhomme imagina qu'en épousant le parti d'un ministre préconisé , on épouserait

aussi sa réputation. Jamais il n'aima M. Necker ; moins encore la bourgeoise Curchaud ; mais il se fit leur prôneur , parce qu'il se flatta que les rayons du ministre réfléchiroient sur lui. Qu'on est à plaindre lorsqu'on n'est rien par soi-même ! Dans quel état il a laissé la marine ! Ce n'est pas qu'il écrivit cinq ou six heures par jour , mais il ne pensoit pas cinq ou six minutes dans un mois. Sans la révolution , le Castries auroit été premier ministre. Il avoit pour cette place deux grands avantages , la souplesse & la médiocrité.

(21) C'est le péché mignon des gens de la cour. Ils ne peuvent pas dire un mot de vrai. Le pauvre maréchal cité , je ne sais pourquoi , n'est pas plus menteur que dix autres. Voilà une belle peccadille à reprocher à un homme de cour. C'est comme si l'on reprochoit à Beaumarchais d'être un peu caustique , à Linguet d'être un peu paradoxal , à Bergasse d'être un peu faux , à Daudet d'être indélicat. Les courtisans se vantent de savoir mentir. Ils appellent cela *déjouer* leurs rivaux , être délié & propre aux affaires. Quant à celui qui sert de pendant au maréchal de Duras , je ne savois pas qu'il fût menteur , qu'il fût persécuteur , qu'il fût tout ce qu'on lui reproche depuis deux ans ; mais je le crois parce qu'il est hypocrite , & que ce mot est le synonyme de tous les vices.

11 JU 68

FIN.